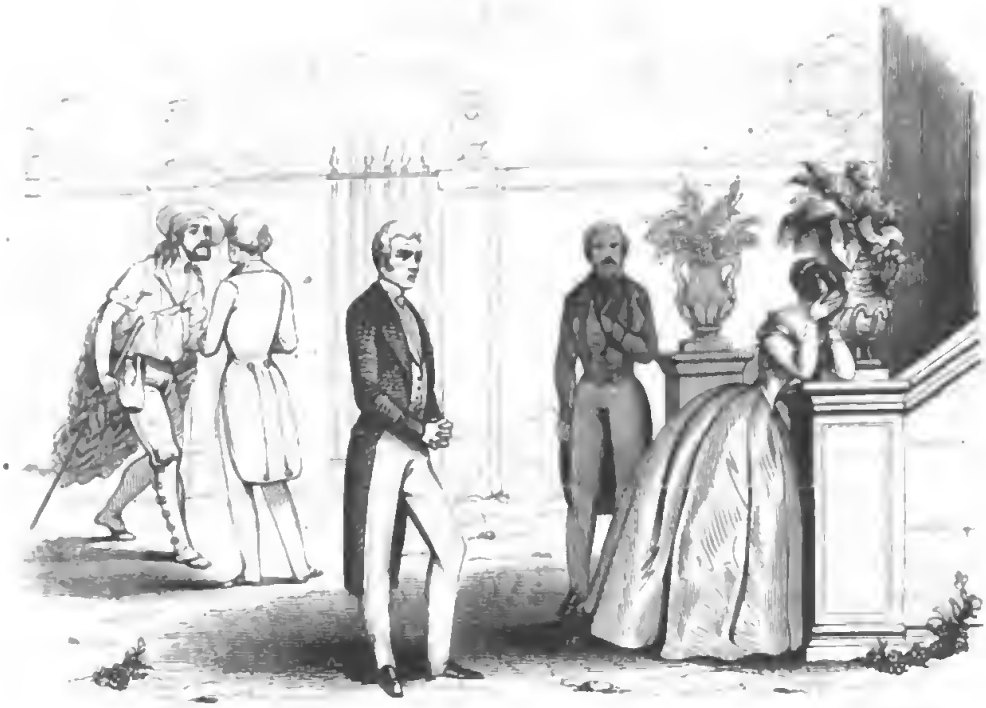

ACTE II, SCÈNE VII.

UN SECRET DE FAMILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Par MM. Michel-Masson, Alboise et L. Bourdereau,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 12 AOUT 1843

PERSONNAGES	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES*	*ACTEURS*
MONTDIDIER, maître de forges....	M. FLEURY.	JOSEPH, domestique de Bligny.....	M. FRANCE.
ADRIEN KERNOC, commis chez Montdidier.....	M. ALEXANDRE.	LUCILE, fille de Montdidier.....	Mlle JUDITH
BLIGNY, jeune industriel.....	M ANATOLE.	CATICHE, servante.....	Mlle FLORENTINI.
LE PARISIEN, ouvrier forgeron....	M. PALAISEAU.	UN OUVRIER.....	M. DESQUELS.
CORMORAN, conducteur de taureaux.	M. DUMOULIN.	UN DOMESTIQUE.....	M. CHARLES
		AMIS, OUVRIERS.	

La scène se passe à Alais, dans les Cévennes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie rustique soutenue, au deuxième plan, par des piliers de bois. A droite, l'entrée des ateliers de la forge. A gauche, l'entrée d'un petit corps de logis, avec cette inscription : « *Bureaux et Caisse.* » La galerie, qui n'occupe que la profondeur d'un plan, est ouverte sur une cour; plus loin, un mur de clôture. Un amas de charbon de terre, des barres de fer rangées en chantier, garnissent la cour. A droite, au premier plan, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, le théâtre présente l'aspect d'une forge en activité. A droite, on entend le bruit des marteaux. Dans la cour, des Ouvriers emplissent de charbon des brouettes que d'autres Ouvriers charrient à l'atelier. D'autres aussi sont occupés à placer des barres de fer sur celles qui sont en chantier.

OUVRIERS, *puis* LE PARISIEN.

CHOEUR D'OUVRIERS.

AIR d'*Introduction de Fra Diavolo.*

Au bruit éclatant de la forge,
Aux sons mesurés des marteaux,
Nos refrains dits à pleine gorge
Doublent l'ardeur de nos travaux.
Quand la flamme pétille
Au fond du haut fourneau,
Le vrai forgeron brille.
C'est en vain que le feu le grille,
Il est intrépide, il est beau
Comme un soldat sous son drapeau
Au bruit de la forge, etc.

Un Ouvrier sort de l'atelier, suivi du Parisien, ils portent d'eux pieux, une barre de fer sur l'épaule

Note. — Les personnages sont placés en tête de chaque scène ainsi qu'ils doivent l'être au théâtre, à partir de la gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

Digitized by Google

77846

LE PARISIEN. Eh! dis donc, l'Enrhumé... part à deux, mon garçon.. tu me laisses tout porter... en voilà une charge!... attention au commandement... une, deux... porte ça à la cuisine.

A chaque mouvement, il avance la barre de fer sur l'épaule de l'Ouvrier, puis il se retire de dessous. Tous les Ouvriers rient.

L'OUVRIER, *chancelant sous le poids de la barre de fer*. Tu te fâches toujours, Parisien!

Deux autres Ouvriers portent la barre de fer sur celles qui sont déjà dans la cour.

LE PARISIEN. Moi! au contraire... il est toujours content, le Parisien... quand il est satisfait... mais c'est un être éclairé, il connaît ses droits... aussi ce n'est pas pour me faire victimer, par vous autres sauvages des Cévennes, que je suis venu chez monsieur Montdidier, le plus riche maître de forges du département... et allez donc!...

Il renverse deux ouvriers avec un croc-en-jambe.

L'OUVRIER. Farceur!

LE PARISIEN. Des farces... toujours, à mort, c'est mon élément... à présent, je vas vous apprendre ce que c'est qu'un enfant de Paris.

AIR : *Dès le point du jour, se mettre à l'ouvrage* (Micheline).

Ferré sur les droits du compagnonnage,
Être bon enfant, mais sout'air ses droits;
A son atelier n' pas fair' trop d'ouvrage,
De peur d'enrichir trop vit' la bourgeois.
Voir filer sans r'grets l'argent de ses poches,
Parfois d'un ancien
Être le soutien.
Faire gaiement du bien, des bamboches,
Et n'amasser rien,
Voilà l' Parisien.

REPRISE EN CHOEUR.

Faire gaiement du bien, des bamboches, etc.

LE PARISIEN, *pendant la ritournelle*. Deuxième chapitre.

Même air.

Il faut l' voir surtout dans son tour de France,
Bamboclaur fini, joyeux camp volant;
Des départements c'est la providence,
Il import' partout la blague et l' cancan.
Bien vu d' la beauté, sitôt qu'il roucoule,
Satané vaurien,
Partout il est bien,
Figurez-vous une boule qui roule
Et n'amasse rien,
Voilà l' Parisien.

REPRISE EN CHOEUR

Figurez-vous une boule qui roule
Et n'amasse rien,
Voilà l' Parisien.

Bruit de cloche.

LE PARISIEN. Bon! voilà la cloche du déjeuner...

L'OUVRIER. Viens-tu à l'auberge, parisien?

LE PARISIEN. Merci, je préfère rester ici, j'ai mes raisons...

L'OUVRIER. On sait ce que tu attends... c'est Catiche, la servante de la maison.

LE PARISIEN. Eh bien, oui... elle me mijotte, cette fille... elle me comble d'aliments; pourquoi? parce que je suis un enfant de Paris, c'est-à-dire un être fait pour l'amour et les comestibles.

Ici, Catiche paraît sur le seuil de la porte, à gauche; elle cache quelque chose sous son tablier.

L'OUVRIER. V'là ton ordinaire... bon appétit... à la soupe, vous autres.

L'orchestre reprend la fin de l'air précédent. Les Ouvriers sortent par la droite, en riant de Catiche et du Parisien.

SCÈNE II.

CATICHE, LE PARISIEN.

CATICHE. Eh ben, qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme un événement?

LE PARISIEN. Ne faites pas attention, délicieux coquelicot des Cévennes... il sont jaloux de voir que vous me prodiguez vos faveurs...

Il s'avance pour l'embrasser.

CATICHE, *lui donnant un soufflet*. Ne touchez pas.

LE PARISIEN, *se frottant la joue*. Elles sont gentilles, les faveurs.

CATICHE. Ah! dame, je vous ai averti... pas de cajoleries avant la noce... quand on est trop bonne enfant, les garçons vous disent après : C'est comme ça... alors, bernique, plus de mariage.

LE PARISIEN. Ah! Catiche, pouvez-vous croire...

CATICHE. Je sais ce qu'il en retourne... j'y ai déjà été prise trois fois.

LE PARISIEN. Bah!... et elle me conte ça, à moi, son amoureux... charmante ingénuité!

CATICHE. C'est égal, je vous aime tout de même; à preuve, c'est que je vous apporte une petite tartine. (*Elle montre une énorme tranche de pain qu'elle tenait cachée sous son tablier.*) Si je ne l'ai pas faite plus grosse, c'est pour qu'on ne s'aperçoive de rien.

LE PARISIEN, *mesurant la tartine*. Il est de fait que ça de moins sur un pain, ça ne doit pas paraître.

CATICHE, *tirant un paquet de sa poche*. De plus, voilà une cuisse d'oie que j'ai coupée de dessus un dinde.

Elle la donne au Parisien.

LE PARISIEN. Toujours sans que ça paraisse.

CATICHE, *même jeu*. Ensuite un morceau de fromage de chèvre... et enfin un restant

Digitized by Google

de raisiné avec de la salade dessus, et deux œufs durs au fond du pot.

LE PARISIEN, *embarrassé de ce que Catiche lui a donné.* Assez, assez... j'ai l'air d'un garde-manger ambulant... je ne pourrai jamais consommer tout ça.

CATICHE. Je ne sais pas pourquoi... mais je ne rêve qu'à l'engraisser ce gros amour d'homme-là... Ah ça, pas de bêtises... vous m'épouserez, n'est-ce pas?

LE PARISIEN. Aussi vrai que, dans ce moment, je suis peut-être colonel... ou simple pioupiou.

CATICHE. Vous? pas possible!

LE PARISIEN. Si fait... dans la personne de mon remplaçant, qui m'a été fourni par une fameuse société de Paris : la Conscience, quand je suis tombé au sort... numéro deux, plus que ça de bonheur dans la main.

CATICHE. Vous avez eu de la chance.

LE PARISIEN. Il n'y paraît plus; moyennant une somme de six cents francs, juste l'héritage de ma tante Galuchet, je n'ai eu à me mêler de rien ; la susdite société de remplacement s'est chargée de mettre un héros à ma place.

CATICHE. Est-ce heureux pour moi que vous ayez eu le moyen de vous faire remplacer... attendu que si vous étiez là-bas, vous ne seriez pas ici.

Cormoran entre par la droite.

LE PARISIEN. Grosse futée, va! a-t-elle de l'intelligence, cette gaillarde-là... voilà pourtant comme ils sont tous dans ce pays-ci.

Pendant ces derniers mots, Cormoran marche vers la gauche en examinant attentivement l'endroit où il se trouve; son costume est celui des conducteurs de taureaux de la Camargue; il porte une casaque de peau de mouton, garnie de sa toison, un chapeau à larges bords et des guêtres entourées de lanières de cuir. Ses longs cheveux pendent sur ses épaules. Il tient un bâton noueux à la main.

SCENE III.

CATICHE, CORMORAN, LE PARISIEN.

CATICHE, *apercevant Cormoran et reculant effrayée.* Miséricorde! qu'est-ce que c'est que ça?

LE PARISIEN, *se retournant.* Ça? qui... quoi?...

CORMORAN, *marchant toujours.* N'ayez pas peur... c'est moi.

CATICHE. Tiens, c'est un homme!

LE PARISIEN. Dites donc, camarade... je ne vous connais pas, moi... où allez-vous, comme ça?

CORMORAN. Nulle part.

CATICHE. C'est qu'il ne faudrait pas prendre la forge de monsieur Montdidier pour un passage.

CORMORAN. Je sais bien.

LE PARISIEN. Alors, qu'est-ce que vous voulez?

CORMORAN. Rien.

CATICHE. Qui que vous demandez?

CORMORAN. Personne.

LE PARISIEN. Enfin, qu'est-ce que vous faites ici?

CORMORAN. Je garde mes bêtes.

LE PARISIEN et CATICHE, *se regardant.* Hein?

CORMORAN. Ce n'est pas pour vous que je dis ça; il s'agit de mes taureaux, que j'ai amenés de la Camargue, pour le marché d'Alais, et qui sont là dans le pré. (*Donnant un coup d'œil à droite.*) Oh! là! oh! là! les amours!

LE PARISIEN. Vous ne les gardez pas mieux que ça?

CORMORAN. Puisque j'ai l'œil dessus.

Il s'assied auprès d'un pilier.

LE PARISIEN, *mangeant.* Eh bien! il s'installe!

CATICHE, *à Cormoran.* Dites donc, monsieur pas gêné.... ce n'est pas ici votre place.

CORMORAN. Il pleut.

LE PARISIEN, *se rapprochant de Catiche.* Cette raison! avec ça qu'il me fait l'effet d'un gaillard qui a peur de quelques gouttes d'eau!

CORMORAN, *arrivant entre eux.* Vous dites donc que ça va bien les affaires de monsieur Montdidier?

LE PARISIEN. Plaît-il? qu'est-ce qui a parlé du bourgeois?

CATICHE. Ce n'est pas moi.

CORMORAN, *montrant le Parisien.* Pardieu non, puisque c'est lui.

LE PARISIEN. Moi! au fait, c'est possible; cependant je ne crois pas... c'est égal... elles vont à merveille; les commandes pleuvent de partout; des millions par an, quoi! Au fait, le bourgeois mérite bien ça, lui, le père des ouvriers; il est bien un peu grondeur, pas mal bourru même; mais c'est l'honneur et la probité en personne. Aussi dans le pays, quand on veut citer un homme juste et loyal, on ne dit pas franc comme l'or, mais franc comme Montdidier; v'là ce que c'est que le bourgeois.

CORMORAN, *au Parisien, en lui prenant la main.* Ça me fait plaisir de vous entendre dire ça.

LE PARISIEN, *étonné.* Ah! et pourquoi?

CORMORAN, *avec indifférence.* Je ne sais pas.

CATICHE. Est-il drôle!

CORMORAN. Comme ça, il aime bien sa fille?

CATICHE. S'il l'aime! Ah ça, mais qui est-ce donc qui a parlé de mademoiselle Lucile?

Digitized by Google

LE PARISIEN. Cette fois, on ne dira pas que c'est moi.

CORMORAN. Certainement, puisque c'est elle.

Il montre Catiche.

CATICHE. Bah! c'est donc sans m'en apercevoir? ça ne m'étonne pas, j'en parle à tout le monde. Dame! c'est qu'elle est si bonne, si bien élevée!... Aussi c'est le bijou de son père.

Air de *Céline*.

Rien n'égale sa gentillesse,
Et son caractère est charmant.
Jamais d'humeur ni de tristesse.
Vrai, l'bonheur, c'est son élement.
Comme il est certain que mam'selle,
Pour l'esprit et pour la raison,
Est un démon, chacun l'appelle
Le bon ange de la maison.
C'est un démon que l'on appelle,
Le bon ange de la maison.

CORMORAN, *avec émotion*. Eh bien, je ne suis pas encore fâché d'entendre ça.

CATICHE. A cause de quoi?

CORMORAN. Est-ce que je sais?

LE PARISIEN, *à part*. Quel singulier paroissien! il est toujours bien aise, et il ne sait jamais pourquoi.

CORMORAN, *comme s'il continuait une conversation*. De façon que monsieur Montdidier a, comme qui dirait, deux enfants, sa fille d'abord...

CATICHE. Ah! oui! celle-là passe avant tout.

CORMORAN. Et puis son commis... j'ai entendu dire qu'il l'aimait bien aussi celui-là.

LE PARISIEN. Monsieur Adrien Kernoc; et qu'est-ce qui ne l'aimerait pas? un si brave jeune homme!

CATICHE. Dame! c'est qu'il est dévoué à not' maître, faut voir... et comme il travaille donc! et comme il prend les intérêts de la maison! ni plus ni moins que si ça devait lui revenir un jour.

CORMORAN. Qui sait? un jeune homme... une jeune fille.

LE PARISIEN. Tiens! au fait, ça pourrait bien être.

CATICHE. Oui, mais je m'y connais, ça n'est pas.

CORMORAN. Hum! c'est dommage.

CATICHE. Et pourquoi donc dommage?

CORMORAN. Ah ben! j'sais pas non plus.

LE PARISIEN. Il paraît que c'est son refrain. (*A Cormoran.*)* Tenez, mon brave homme, si vous n'avez rien de mieux à nous dire, je vous conseille d'aller retrouver vos bêtes, que vous privez inutilement du charme de votre conversation.... d'autant plus que voilà monsieur de Bligny, un lion de Paris, notre pensionnaire depuis quinze jours, qui se dispose à sortir des ateliers.

CATICHE. Tiens! il est avec monsieur Adrien, le commis de la maison.

CORMORAN, *allant vivement vers l'atelier, et à lui-même*. Adrien... Adrien Kernoc! c'est lui! Oh! comme il ressemble à son père!

LE PARISIEN. Qu'est-ce qu'il vous prend donc?

CORMORAN. Moi! rien. D'ailleurs je m'en vas; je suis entré ici parce qu'il pleuvait. Je vous ai écouté parce que vous jasez bien; je regarde parce que je suis là; mais du reste, tout ça m'est bien égal... qu'est-ce que ça peut me faire?

Il va de nouveau vers l'atelier.

CATICHE. En ce cas, allez-vous-en.

LE PARISIEN, *à Catiche*. Je vas le reconduire; il m'est suspect. (*A Cormoran.*) Allons, voilà ces messieurs.. En route, camarade.

Air: *Quand vous serez transformée*. (L'Orangerie de Versailles.)

De la forge il faut qu'on sorte,
Et si vous n'êtes pas un sot,
Quand je vous montre la porte,
Vous d'vez m'entendre à d'mi-mot.

CATICHE, *bas, au Parisien*.

Malgré moi je l'appréhende.

LE PARISIEN, *à Catiche*.

N' craignez rien, je l' surveill'rai.
Haut à Cormoran.
Partons.

CORMORAN.

C'est tout c' que j' demande.
A part.
Mais à tout prix je r'viendrai

ENSEMBLE.

LE PARISIEN.

De la forge il faut qu'on sorte,
Et si vous n'êtes, etc.

CATICHE.

D' la forge il est temps qu'il sorte,
Et faudrait qu'il fût bien sot,
Quand on lui montre la porte,
De n' pas entendre à d'mi-mot.

CORMORAN.

Il est bien temps que je sorte,
J'en sais autant qu'il m'en faut;
Mais le seuil de cette porte,
Je le repass'rai bientôt.

A la fin de l'ensemble, Catiche rentre dans la maison. Cormoran, poussé par le Parisien, sort avec celui-ci par le fond, à droite. Ils disparaissent au moment où Bligny et Adrien sortent de l'atelier.

* Catiche, Parisien, Cormoran

SCÈNE IV.

BLIGNY, ADRIEN.

ADRIEN, *à Bligny, continuant de parler.* Oui, monsieur de Bligny, voilà comment à force de sacrifices et de veilles, nous sommes parvenus à faire cette conquête sur l'industrie étrangère... conquête toute pacifique qui double les capitaux du fabricant, et diminue les fatigues de l'ouvrier.

BLIGNY. C'est vraiment admirable, et chaque fois que vous prenez la peine de me conduire dans vos ateliers, j'en sors toujours émerveillé... c'est dommage qu'on ne puisse toucher à rien sans se salir les doigts.

ADRIEN. Ah! dame! vous n'êtes pas ici dans un salon de Paris. Vous qui avez l'habitude du grand monde, vous devez être choqué de nos manières un peu rustiques.

BLIGNY. Rustiques? Je les trouve parfaites, vos manières; sur une simple lettre de recommandation, je reçois de monsieur Montdidier l'accueil le plus cordial; il me donne dans sa maison une habitation délicieuse; j'y rencontre un jeune homme charmant, vous, monsieur Adrien, dont l'obligeance à toute épreuve m'inspire la plus vive sympathie. Aussi, je veux être votre ami, et pour commencer, je vais vous donner un bon conseil.

ADRIEN. Et lequel?

BLIGNY. Ce n'est pas de faire des choses qui ne sont plus de ce monde. Par exemple, ramasser furtivement une fleur qu'une jeune personne vient de laisser tomber de son bouquet, se détourner pour porter tendrement cette fleur à ses lèvres, et la cacher sur son cœur, ce n'est plus de mode, mon cher.

ADRIEN. Et qui vous a dit, monsieur?

BLIGNY. Mes yeux, auxquels rien n'échappe.

ADRIEN. Je l'avoue, hier au soir, quand cette fleur est tombée du bouquet de mademoiselle Lucile, je me suis baissé pour la ramasser. Mais d'abord, je voulais la lui rendre, puis je ne sais quelle audacieuse pensée a traversé mon esprit, et alors cédant à un instant d'égarement, de folie, je me suis emparé de ce qu'elle ne m'eût pas donné, croyez-le bien.

BLIGNY. Et la demoiselle qui avait l'air de ne s'apercevoir de rien! et le père qui était gravement occupé à vérifier ses livres de commerce! Mais s'il eût tout à coup relevé la tête, quel tableau!

ADRIEN. J'en serais mort de honte.

BLIGNY. Pourquoi donc cela? la jeune personne est jolie; elle est riche. Dernièrement Desgranges, le notaire de monsieur Montdidier, me disait qu'elle devait avoir au moins cinq cent mille francs en mariage.

ADRIEN. On ne vous a pas trompé.

BLIGNY, *à part.* Cinq cent mille francs; c'est juste ce qu'il me manque pour posséder un demi-million. (*Haut.* C'est un parti très-convenable. (*Avec intention.*) De votre côté, la position de premier commis dans la maison... vos brillantes espérances de fortune...

ADRIEN. Des espérances? je n'en ai aucune, monsieur... je ne possède rien.

BLIGNY. En vérité!

ADRIEN. Jugez-en; je suis le fils d'un simple employé en Bretagne... Je ne vous dirai pas, monsieur, par quelle horrible catastrophe mon père me fut enlevé quand je n'étais encore qu'un enfant; ma mère, pauvre veuve, n'aurait pu trouver dans le modique produit de son travail le moyen de m'élever, si une personne inconnue n'était venue à son aide.

BLIGNY. Comment! vous ignorez le nom de votre bienfaiteur?

ADRIEN. Notre bienfaiteur? il eût cessé de l'être si j'avais pu le découvrir; mais, bien qu'il ait continué à envoyer jusqu'à ce jour ses secours importuns à ma mère, toutes mes tentatives pour percer le voile dont il s'enveloppe ont été inutiles... la main qui donne sans cesse reste toujours cachée.

BLIGNY, *à part.* Je la connais, moi, cette main mystérieuse.

ADRIEN. Vous le voyez, je n'étais destiné qu'à végéter dans la condition la plus humble, quand monsieur Montdidier, entendant parler de notre infortune, daigna me faire venir chez lui... je lui dois tout ce que je sais, tout ce que je suis, car depuis huit ans que j'habite cette maison, son affection pour moi ne s'est pas démentie un seul jour; il n'y a que l'inépuisable bonté de son âme qui puisse expliquer une telle générosité.

BLIGNY, *à part.* Cela pourrait bien s'expliquer autrement... et si je tenais la preuve que j'attends...

ADRIEN. Ce que je vous ai dit de mon passé vous prouve que je n'ai nulle espérance d'avenir... vous voyez donc bien qu'il ne m'est pas permis d'aspirer à la main de mademoiselle Montdidier.

BLIGNY. Sans doute... mais alors, mon cher Adrien... je m'effraye pour vous de cette passion... si votre patron apprend que vous, un simple commis, vous êtes amoureux de sa fille... il croira que tout ce qu'il a pris jusqu'à présent pour du dévouement, de la reconnaissance, n'était de votre part qu'un calcul.

ADRIEN. Un calcul!

Digitized by Google

BLIGNY. Dame, un demi-million, c'est bien tentant.

ADRIEN. Comment! monsieur Montdidier pourrait supposer...

BLIGNY. Je le crains... il n'y a pas deux manières de voir les choses.

ADRIEN, *s'asseyant avec accablement.* Ah! je n'avais pas pensé à cela... je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

BLIGNY, *à part, en le regardant.* Très-bien... le coup a porté.

Il sort par la gauche, après avoir jeté encore un coup d'œil sur Adrien, qui a pris une plume et se dispose à écrire.

SCÈNE V.

ADRIEN, *seul, après un moment de silence; laissant tomber sa plume.*

Ainsi ce que je redoutais est arrivé... quelqu'un sait mon secret. (*Il se lève.*) C'est en vain que depuis si longtemps j'ai lutté contre cette passion insensée... un moment de folie a tout détruit, et si Lucile venait à soupçonner la vérité... Bonne et naïve jeune fille, l'orgueil, l'amour de son père!... Ce serait un crime que de jeter le trouble dans un cœur si pur... non, je ne serai pas ingrat envers mon bienfaiteur... non, je n'attendrai pas qu'une nouvelle imprudence révèle à cette enfant le sentiment qu'elle m'a inspiré.

AIR : *Mon pays.* (L. Puget.)

Si d'un coupable amour je n'ai pu me défendre,
Quand mon cœur me trahit, pas de lâche regret;
Que la voix de l'honneur à moi se fasse entendre!
Loin de ces lieux chéris emportons mon secret.
Je serai seul victime.
Non, tu ne sauras pas,
Lucile, quel abîme
S'est ouvert sous nos pas.
Cachons bien cette flamme
Que son cœur ne doit pas partager;
Que je dise en mon âme :
Contre moi j'ai pu la protéger.
Oui, contre le danger
Je dois la protéger.

(*En se rasseyant à droite.*) Il faut que je fasse connaître à monsieur Montdidier le motif de mon départ... écrivons-lui.

Il reprend la plume.

SCENE VI.

LUCILE, ADRIEN.

Lucile entre par la gauche, portant un bouquet de fleurs des champs; elle aperçoit Adrien, vient tout doucement se poser derrière lui et lui place ses deux mains sur les yeux.

LUCILE, *à part.* Le voilà. (*Haut, essayant de déguiser sa voix.*) Devinez!

ADRIEN, *après un mouvement d'émotion.* Ah! c'est vous, Lucile. (*Se levant.*) Je suis occupé.

LUCILE, *avec un air demi-boudeur.* Pardon, monsieur... je suis désolée de vous avoir interrompu dans vos écritures... c'est une leçon dont je saurai profiter... à l'avenir je ne viendrai plus vous apporter mon bonjour.

ADRIEN. Allons, je vous ai fâchée... ne m'en veuillez pas... si vous saviez... je suis absorbé par un calcul si compliqué...

LUCILE. Qu'il vous fait oublier même d'être aimable... alors, terminez-le bien vite, ce vilain compte, car je n'aime pas les visages soucieux... le sourire va si bien à tout le monde... Voyons, monsieur, quittez tout de suite votre air chagrin... ou je croirai que vous ne nous aimez plus.

ADRIEN, *avec un triste sourire.* Non, Lucile, non, malgré les sombres nuages qui obscurcissent mon front, vous ne croirez jamais cela, vous ne pouvez pas le croire.

LUCILE. Eh! sans doute... ce que j'en dis, c'est pour vous tourmenter un peu... mais voyons, c'est un calcul qui vous embarrasse... Eh bien! je sais calculer aussi, moi; pour que cela soit plus tôt fait, comptons ensemble. Où en étiez-vous quand j'ai eu l'audace de vous interrompre?

Elle va pour prendre le papier qu'Adrien a laissé sur la table.

ADRIEN, *l'en empêchant.* Merci, Lucile; il est inutile de vous préoccuper de cela... j'avais fait une erreur, mais je vois maintenant d'où elle vient; ce matin même le mal sera réparé.

LUCILE, *avec intention.* Après tout, je ne m'étonne pas si vous embrouillez vos comptes... quand la conscience d'un caissier n'est pas tranquille, ses livres finissent toujours par s'en ressentir.

ADRIEN. Je ne vous comprends pas

LUCILE. Cependant j'ai à vous accuser d'une chose bien grave, monsieur... d'un abus de confiance...

ADRIEN, *à part.* Ah! je tremble de la deviner...

LUCILE. Il ne s'agit que d'une fleur, il est vrai; mais encore avant de la croire à vous, fallait-il me la demander.

ADRIEN, *à lui-même.* Elle aussi a tout vu! (*Haut.*) Ah! Lucile, qu'avez-vous dû penser de moi?

LUCILE. Que vous aimiez les fleurs... surtout quand je les ai portées... il n'y a pas de mal à cela. Le crime, c'est de dérober..... aussi je viens vous en punir.

ADRIEN. L'émotion que j'éprouve ne vous dit-elle pas assez combien moi-même je me trouve coupable?...

Digitized by Google

LUCILE. Ecoutez votre arrêt.

AIR *de Renaud.*

Voilà, monsieur, ma volonté, ma loi,
Car au larcin je ne ferai point grâce;
La fleur surprise ici, rendez-la-moi!

ADRIEN, *montrant son cœur.*

Mais elle est là...

LUCILE.

Qu'une autre la remplace.
Le bien qu'on prend, fût-ce même une fleur,
Pèse toujours et jamais ne profite.
Détachant une fleur de son bouquet.
Pour celle-ci, changez l'autre bien vite,
Et qu'elle vous porte bonheur.
Elle vous portera bonheur.

ADRIEN. Ah! Lucile, comment ne pas vous aimer?

LUCILE. Mais j'entends bien que vous m'aimiez toujours... comme autrefois; ne suis-je pas votre amie... votre sœur?

ADRIEN. Oh! si... ma sœur... pour toujours.

LUCILE, *à part.* Toujours... J'espère bien que non.

ADRIEN, *voyant paraître Montdidier.* Monsieur Montdidier!

LUCILE, *allant au-devant de Montdidier.* Mon père...

ADRIEN, *à lui-même.* Non, je ne subirai pas deux fois une pareille épreuve.

SCÈNE VII.

LUCILE, MONTDIDIER, ADRIEN.

MONTDIDIER *entrant par la gauche; il tient plusieurs lettres; embrassant Lucile.* Bonjour mon enfant. (*A Adrien.*) Le courrier vient d'arriver; il y a une lettre pour toi, c'est de ta mère.

ADRIEN. Merci, monsieur... (*Faisant un mouvement pour sortir.*) Je vais...

MONTDIDIER. Il est inutile de te déranger... je t'apporte cette lettre (*Il donne la lettre à Adrien.*) Voyons, lis... tu nous diras ce qu'il y a de nouveau chez toi. (*A part.*) Toutes les fois qu'il reçoit une lettre de la Bretagne, je ne puis m'empêcher de trembler... Et voilà huit ans que cela dure. *

ADRIEN, *tout en lisant la lettre, à lui-même.* Comment... encore!... il faut que cela ait un terme, cependant.

MONTDIDIER, *avec inquiétude.* Qu'as-tu donc?

ADRIEN. Il s'agit toujours de ce bienfaiteur inconnu qui ne se lasse pas d'adresser des secours à ma mère... cette persévérante générosité finit par avoir quelque chose de blessant.

* Montdidier, Lucile, Adrien.

MONTDIDIER. De blessant... et comment cela?

ADRIEN. Sans doute; il ne peut pas être dit que ma mère aura reçu l'aumône d'un étranger, quand moi, j'ai force et courage pour lui faire une vieillesse heureuse... Oh! mais je restituerai tout ce qui nous a été donné, il le faut, je le veux.

LUCILE. Restituer... et à qui, puisque vous ignorez le nom du bienfaiteur?

ADRIEN. Il est vrai, mais j'espère bien le découvrir un jour.

MONTDIDIER, *à part.* Et moi, j'espère bien le contraire... pauvre orphelin... il ne doit pas savoir que ce qu'il appelle une aumône n'est qu'une expiation... (*A Lucile.*) Laisse Adrien lire la lettre de sa mère, et écoute-moi; Lucile, j'ai à te parler.

Adrien se rassied à droite et continue sa lecture.

LUCILE. J'écoute, mon père.

MONTDIDIER. Parmi les lettres que j'ai reçues ce matin, il y en a une de mon correspondant de Rennes.

LUCILE. Je sais; celui qui avait une fille à marier, et de qui tu as même empêché le mariage par tes renseignements sur la moralité du prétendu.

MONTDIDIER. Oui, un fripon que je ne connais pas, mais qu'on m'avait bien signalé. Le misérable, après avoir entrepris à Paris des spéculations honteuses était allé se réfugier dans les environs de Rennes. Il avait eu l'audace d'y traiter d'une charge de notaire qu'il comptait payer avec la dot que mon correspondant donnait à sa fille... Grâce à mon avis officieux, l'intrigant démasqué a été contraint de résilier sa charge et de quitter le pays.

LUCILE. Et la jeune personne s'est trouvée sans mari.

MONTDIDIER. Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit... c'est de toi.

LUCILE. De moi?

MONTDIDIER. Mon correspondant n'a pas qu'un enfant... il me propose pour toi la main de son fils.

ADRIEN, *à part, en se levant.* Mon Dieu! qu'ai-je entendu!

LUCILE, *regardant Adrien.* Ah! l'on me demande en mariage?

MONTDIDIER. C'est un parti très-honorable; j'en appelle à Adrien... il te dira comme moi.

LUCILE, *à part.* Il va peut-être parler enfin.

ADRIEN. Je vous dirai, mademoiselle, que s'il ne m'appartient pas de diriger votre cœur dans le choix d'un époux, il est de mon devoir au moins de vous rappeler le guide que vous devrez suivre.

LUCILE, *à part.* Que dit-il?

ADRIEN. Croyez-le bien, dans ce mariage...

qui satisfait l'amour paternel de monsieur Montdidier, il ne peut y avoir pour vous que du bonheur. (*A part.*) Mon supplice est trop cruel, partons.

Il sort par la gauche.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTDIDIER.

MONTDIDIER. Eh bien ! il nous laisse.

LUCILE, *à part.* Pauvre Adrien!... comme il souffrait... quel excès de délicatesse!... car j'en suis bien sûre... il m'aime!

MONTDIDIER, *à sa fille.* Tu te consultes... et tu souris, c'est bon signe.

LUCILE. Oh ! je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps sur l'offre de ton correspondant de Rennes... mon parti a été pris tout de suite.

MONTDIDIER. Je comprends, tu es raisonnable... et l'avantage d'une pareille alliance, les conseils d'Adrien, tout cela te décide...

LUCILE. A refuser le mari que tu me proposes.

MONTDIDIER. Plaît-il ? ce brillant parti ne vous convient pas! Où croyez-vous donc trouver le bonheur ?

LUCILE. Auprès de toi, aussi je ne veux pas te quitter.

MONTDIDIER. Morbleu ! je l'avais bien entendu ainsi... tu ne me quitteras pas.

LUCILE, *d'un ton caressant.* Adrien non plus, ne veut pas te quitter.

MONTDIDIER. La belle nouvelle !... comme s'il avait à gagner au change!... En te mariant, j'ai pensé à lui assurer un sort... je lui donne un intérêt dans ma maison, car je ne veux pas que mon gendre regarde ce jeune homme comme un simple commis... c'est mon enfant aussi.

LUCILE, *malicieusement.* Pas tout à fait.

MONTDIDIER. Ça revient bien à peu près au même pour lui, puisque je l'aime comme s'il était mon fils.

LUCILE. Et puis, il peut si facilement le devenir... tu n'as qu'à le vouloir.

MONTDIDIER, *troublé.* Comment entends-tu cela, Lucile?

LUCILE. Dame! s'il m'épousait, nous serions tes enfants tous les deux.

MONTDIDIER. C'est possible !... mais ça n'entre pas du tout dans mes projets... j'ai une autre ambition pour toi... certainement je reconnais à Adrien d'excellentes qualités; c'est un cœur parfait, un travailleur infatigable... mais ma fortune me donne le droit d'espérer beaucoup pour ma fille... et un commis...

LUCILE. Ah ! tout à l'heure, tu ne voulais pas qu'on le regardât ainsi.

MONTDIDIER. Et depuis quand Adrien t'a-t-il parlé de son amour ?

LUCILE. Jamais il ne m'en a dit un mot... mais je l'ai deviné.

MONTDIDIER. Ainsi c'est toi qui le demandes en mariage?

LUCILE. Il le faut bien, puisqu'il ne parle pas.

MONTDIDIER. Assez, Lucile, assez sur ce sujet; tout ceci est de l'enfantillage... tu as pris une amitié sincère, un peu vive peut-être, pour un autre sentiment... n'en parlons plus!... Adrien Kernock n'est pas le gendre qu'il me faut.

LUCILE. Et pourquoi?... parce qu'il n'a pas un rang dans le monde, parce qu'il est sans fortune... est-ce de sa faute?... Que ne lui fait-on un crime aussi de la mort de son père!...

MONTDIDIER, *vivement, avec émotion.* Lucile!...

LUCILE, *continuant, avec émotion.* Oui, de ce pauvre monsieur de Kernock, qu'un mauvais sujet attira dans un piège pour lui voler une somme considérable; indignement dépouillé de l'argent qui ne lui appartenait pas, il supposa qu'on pouvait l'accuser de complicité avec le coupable, et dans cette fatale nuit du 27 juin il se tua de désespoir, laissant sa pauvre femme veuve et son fils orphelin... C'est une grande infortune cela, mon père! mais on ne peut la reprocher à ce pauvre jeune homme, qui a commencé par le malheur l'apprentissage de la vie.

MONTDIDIER, *à part.* Chaque mot de cette enfant est un coup de poignard.

LUCILE. Et toi qui prenais tant d'intérêt à son sort, toi qui avais juré de lui faire oublier ses chagrins... tu ne veux donc plus tenir le serment que tu avais fait de le rendre heureux?

MONTDIDIER, *à part*.* Je veux bien acquitter une dette, mais ma fille ne peut entrer dans le marché.

SCENE IX.

MONTDIDIER, LE PARISIEN, LUCILE.

LE PARISIEN, *entrant avec une lettre à la main.* En voilà une de commission douloureuse... Il me semble que je porte un billet d'enterrement.

MONTDIDIER, *sortant de sa rêverie.* Qui est là ?

LE PARISIEN. C'est moi, bourgeois.

MONTDIDIER. Pourquoi n'es-tu pas à l'atelier, paresseux?...

* Montdidier, Lucile.

LE PARISIEN, *tirant sa montre.* Il n'est pas l'heure de rentrer... il s'en manque d'une minute et demie.... Je connais mes droits, et je les respecte.

MONTDIDIER. Va-t'en !

LE PARISIEN. Je peux pas, puisque je viens exprès pour vous apporter une lettre.

MONTDIDIER. Donne, donne donc!... D'Adrien! qu'est-ce que cela veut dire?

LUCILE, *allant à son père.* D'Adrien*?

LE PARISIEN, *à lui-même.* Oui, lisez... si ça ne vous fend pas le cœur, c'est que vous n'en avez pas.

MONTDIDIER, *lisant.* « Après huit ans de » bonheur auprès de vous, je vous quitte sans » oser vous adresser une parole d'adieu. »

LUCILE. O ciel! (*Lisant la lettre qui tremble dans les mains de son père.*) « J'aime, et c'est » pour ne pas être ingrat que je pars... Puisse » mademoiselle Lucile être heureuse avec celui » que vous lui donnez pour époux!... Quant » à moi, si je ne puis supporter la douleur de » l'absence, si la force vient à me manquer » pour combattre mon amour, enfin, si le » désespoir me tue... je réclame de vous un » dernier bienfait : monsieur Montdidier, » n'abandonnez pas ma pauvre mère. »

MONTDIDIER. Il y a cela?

LE PARISIEN. Oui, ça y est. (*A part.*) J'en suis sûr, j'ai lu la lettre en route.

LUCILE, *à son père.* Eh bien, que te disais-je?

MONTDIDIER. Il nous quitte, et il appelle cela ne pas être ingrat... c'est affreux! ** (*A Parisien.*) Mais qui t'a remis cette lettre?

LE PARISIEN. Monsieur Adrien lui-même.

LUCILE. Il est donc encore ici?

LE PARISIEN. Je ne suppose pas, vu que je l'ai accompagné tout à l'heure jusqu'au bout de la plaine.

LUCILE, *avec douleur.* Parti!

SCENE X.

BLIGNY, LUCILE, MONTDIDIER, PARISIEN.

BLIGNY, *à part, venant de la gauche.* De la désolation... je m'y attendais bien; Adrien est parti; maintenant je pourrai agir.

En ce moment une clameur s'élève du dehors, mêlée de cris perçants.

MONTDIDIER, *s'arrêtant.* Qu'il y a-t-il?

LE PARISIEN. Attendez, je vas le savoir.

Il s'élance vers la droite et se heurte contre Catiche qui entre.

CATICHE, *au Parisien.* Merci!

* Montdidier, Lucile, Parisien.

** Lucile, Montdidier, Parisien.

LE PARISIEN. Il n'y a pas de quoi.

Il sort par le fond. Pendant la scène suivante, la rumeur continue.

SCENE XI.

BLIGNY, LUCILE, MONTDIDIER, CATICHE.

MONTDIDIER. Eh bien, que se passe-t-il donc?

CATICHE. Je l'avais bien dit que ça finirait par causer quelque malheur.

LUCILE. Explique-toi.

CATICHE. Un taureau furieux qui s'est échappé tout à l'heure dans la plaine... Tenez, on peut le voir d'ici.

LUCILE. Mais est-il arrivé quelque accident?

CATICHE. Je ne sais pas, tout le monde crie et se sauve; on ne s'entend plus; on perd la tête, on n'a plus que des jambes*.

MONTDIDIER, *qui a remonté la scène.* En effet, c'est une affreuse rumeur... le désordre est effrayant, tout le monde revient en fuyant de ce côté.

CATICHE. Miséricorde! et le Parisien qui est sorti... le taureau va me l'abîmer.

MONTDIDIER, *regardant au troisième plan à droite.* Ah! voilà un homme de cœur, enfin!

LUCILE, *se plaçant auprès de son père.* Où donc?

MONTDIDIER. Là, au milieu de la plaine... Tout le monde s'est enfui; mais lui, il s'avance bravement vers l'animal furieux.

LUCILE. Ciel! c'est lui!...

BLIGNY. Lui?... qui donc?

MONTDIDIER. Adrien!... Ne regarde pas, ma fille, ne regarde pas.

LUCILE, *levant la tête avec courage.* Oh! si, mon père... si, je veux regarder.

MONTDIDIER. Il s'est armé d'un fusil.

LUCILE. Le taureau s'élance.

Coup de feu au lointain.

CATICHE. Est-il tombé?

MONTDIDIER, *avec accablement, et soutenant sa fille, qui s'est précipitée dans ses bras.* Non, manqué!... Malheureux Adrien!

LUCILE, *redescendant la scène, et à part.* Ah! s'il meurt... je ne lui survivrai pas.

MONTDIDIER, *allant à Lucile.* Ma fille!

LUCILE. N'est-il donc plus d'espoir?

LE PARISIEN, *accourant, et jetant son bonnet en l'air.* Sauvé!

TOUT LE MONDE, *poussant un cri.* Se peut-il?

* Catiche, Bligny, Lucile, Montdidier.

SCENE XII.

CATICHE, PARISIEN, LUCILE, ADRIEN, MONTDIDIER, BLIGNY, CORMORAN, *confondu dans le chœur*, OUVRIERS *et* PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR : *La fête sera belle.* (Les Chanteurs ambulants.)

Rendons-lui tous hommage,
Il s'est ici montré sans peur.
Honneur à son courage!
Honneur, honneur
A son sauveur!

ADRIEN. Pourquoi me ramener ici?

LUCILE. Adrien, n'êtes-vous pas blessé?

LE PARISIEN. Ah bien, oui! pas la moindre égratignure.

MONTDIDIER, *à Adrien.* Ingrat! tu nous quittais... Je devrais te faire des reproches; mais non, ton père te pardonne.

ADRIEN. Que dites-vous?

LUCILE. Comment, ne comprenez-vous pas? c'est la réponse à votre lettre?

ADRIEN. Moi, votre époux, Lucile! (*A Montdidier.*) Ah! monseur, comment mériter tant de bonheur?...

BLIGNY, *à part.* Il lui donne sa fille?.... Et cette maudite preuve qui n'arrive pas!

MONTDIDIER. Mais qui donc est venu à ton secours?... moi qui t'ai vu tomber devant l'animal furieux...

ADRIEN *. Celui qui m'a défendu au péril de ses jours, mon sauveur, le voilà!

Il fait descendre Cormoran, qui se tenait au fond.

MONTDIDIER. Comment, brave homme, c'est à toi qu'Adrien doit la vie?

CORMORAN, *avec indifférence.* Oh! ce que j'ai fait, ça ne vaut pas la peine de m'en remercier... c'est si simple! un taureau furieux s'acharne après quelqu'un... on se place entre eux... l'animal fond sur vous, on le saisit par les cornes, il tombe, et voilà un homme de sauvé... Ce n'est pas plus malin que ça.

MONTDIDIER. Tant de courage!... Et comment te nommes-tu, mon brave?

CORMORAN. On m'appelle... Cormoran.

MONTDIDIER, *lui tendant la main.* Eh bien, Cormoran, ta main!

* Catiche, Parisien, Lucile, Adrien, Cormoran, Montdidier, Bligny.

CORMORAN, *hésitant.* Ma main? (*La donnant à Montdidier.*) La v'là. (*A part, avec émotion* *.) Après vingt ans... oh! que ça fait de bien!

LE PARISIEN. Tiens, il pleure... Pourquoi donc que vous pleurez?

CORMORAN, *avec beaucoup d'indifférence.* Je ne sais pas.

MONTDIDIER, *aux Ouvriers.* Enfants, c'est fête ici... plus de travail pour aujourd'hui. A ce soir, la signature du contrat.

TOUS. Vivent les fiancés!

CHOEUR.

AIR *du Roi d'Yvetot.*

Jour de bonheur!
Espoir flatteur!
Allons à table
Fêter gaiement
L'hymen charmant
De ce couple aimable.

Pendant le chœur, les Ouvriers et le Parisien s'éloignent par la gauche. Montdidier, Adrien et Lucile entrent dans la maison.

Après le chœur, Joseph entre par le premier plan, s'approche de Bligny et lui dit à voix basse :

JOSEPH. Monsieur, je viens de Nismes... le clerc du notaire de Rennes y était arrivé.

BLIGNY. Eh bien! m'apportes-tu...?

JOSEPH. Oui, monsieur, ce paquet qu'il m'a remis.

BLIGNY, *le prenant.* Enfin!

JOSEPH, *tandis que Bligny décachète le paquet.* Il vous prie de ne pas oublier ce que vous lui avez promis.

BLIGNY. Sa récompense?... il l'aura!

SCÈNE XIII.

CORMORAN, BLIGNY.

BLIGNY, *à lui-même, après avoir lu sa lettre.* La preuve qui m'était nécessaire!... ce mariage n'est pas encore fait. (*Il se retourne et aperçoit Cormoran, qui est resté au milieu du théâtre, appuyé sur son bâton.* Eh bien, que fais-tu là?

CORMORAN. Je regarde!

Bligny entre dans la maison.

* Catiche, Parisien, Lucile, Adrien, Montdidier, Cormoran, Bligny.

ACTE DEUXIÈME.

Un jardin. Au fond, une grille ouvrant sur la campagne; à droite, au premier plan, un pavillon; à gauche, une aile de la maison de Montdidier.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Cormoran, en dehors, est appuyé contre la grille et regarde dans le jardin.

JOSEPH, CATICHE, CORMORAN, *puis* LE PARISIEN.

CATICHE, *sortant de la maison.* Parisien! Parisien! où donc qu'il est passé?...

JOSEPH, *qui est sorti de la maison derrière Catiche, lui prenant la taille.* Je suis là, moi... belle Catiche.

CATICHE, *le repoussant* *. Qu'est-ce que ça me fait? Allez donc servir votre maître monsieur de Bligny... Me v'là toute ahurie à présent, je ne trouve plus mon amoureux... tout à l'heure, il me demande un baiser, je lui accorde une taloche... et puis, crac, il me tourne le dos... plus personne, disparu... Est-ce que ma vertu m'aurait fait du tort?...

JOSEPH. Dame! il s'est peut-être fâché!...

CATICHE. Ah! ben oui, se fâcher! un jour comme celui-ci... ça n'est pas possible.

JOSEPH, *apercevant Cormoran.* Eh! mais, il y a un curieux à la grille.

CATICHE, *regardant.* Tiens!... l'homme aux bêtes à cornes. (*A Cormoran.*) Qu'est-ce que vous faites donc là-bas, tout seul, monsieur Cormoran?

CORMORAN. Je me promène.

JOSEPH. De ce train-là, il ne se fatiguera pas.

CATICHE. Est-ce que vous avez peur d'entrer?... vous êtes de la maison, vous, le sauveur de monsieur Adrien.

CORMORAN. Au fait, pourquoi donc que je resterais là?... vous avez raison. (*Il pousse la grille.*) J'ai le droit d'entrer, et j'entre... Salut, mamselle Catiche... et la compagnie... (*A part.*) C'est mon homme à la lettre.

CATICHE **. Vous ne savez pas ce qui se passe ici... Y a de fameuses nouvelles, allez, depuis tantôt.

CORMORAN. Je m'en doute... les fiançailles de monsieur Adrien et de mademoiselle Lucile... il paraît que ça fait un fier bruit dans le pays... car tout à l'heure j'ai vu entrer ici des paroissiens très-bien mis... les gros bonnets de la ville, à ce qu'on m'a dit... et tout ça c'est pour la signature du contrat.

JOSEPH. Non pas... il s'agit de bien autre chose encore...

CORMORAN. Bah!...

CATICHE. Figurez-vous que pendant qu'on était à table... juste au beau milieu du dessert, v'là que monsieur le maire, ses deux adjoints, le conseil municipal, tout le bataclan de l'autorité tombe dans notre salle à manger...

CORMORAN. Pourquoi donc qu'ils sont venus tomber là?...

JOSEPH. Vous ne vous en douteriez jamais.

CATICHE. C'était pour apporter à monsieur Montdidier... de la part du gouvernement...

CORMORAN. Quoi donc?...

LE PARISIEN *, *entrant par la gauche d'un air triomphant.* La croix d'honneur!...

CORMORAN, *ému.* Hein?... vous dites..... répétez donc un peu ça... j'ai peur d'avoir mal entendu.

LE PARISIEN. Eh bien, oui!... l'étoile et le ruban rouge... honneur et patrie... plus que ça de distinction! Bravo! Vive la France! v'là le bourgeois décoré... on ne dira pas qu'il l'a volé celui-là.

JOSEPH. Ça a fait un superbe tableau..... tout le monde était ému... et c'est mademoiselle Lucile elle-même qui a attaché la croix sur l'habit de son père.

CORMORAN, *avec beaucoup d'attendrissement.*

Air *d'Aristippe.*

La croix d'honneur? Dieu! que viens-je d'entendre?

CATICHE.

Qu'avez-vous donc?

LE PARISIEN, *riant.*

Je gag' qu'il n'en sait rien.

CORMORAN.

Ah! j'aurais tort cett' fois de m'en défendre.
Ce que j'éprouv', je le sais bien;
A part.
Je sais qu' ça m' fait forieus'ment d' bien.
Haut et changeant de ton.
On n'honor' pas qu'une seule personne
Par cette croix, car chaqu' fois, mes enfants,
Qu'à l'homme d'honneur on la donne,
Çà décor' tous les honnêt's gens. (*Bis.*)

LE PARISIEN. Il paraît que c'est le jour de la distribution des faveurs... Est-ce que je ne viens pas d'apprendre qu'on me demande à la mairie... où il y a quelque chose qui m'attend?...

* Catiche, Joseph.

** Catiche, Cormoran, Joseph.

* Catiche, Parisien, Cormoran, Joseph.

CATICHE. On vent peut-être vous donner la croix aussi.

JOSEPH*. Ça m'étonnerait.

LE PARISIEN. Et moi donc... attendu que m'étant fait remplacer, je ne crois pas l'avoir méritée pour ça...

CATICHE. C'est égal..... faut voir..... qui sait?... l'hasard est si grand... Allons, Parisien, trottez à la mairie.

LE PARISIEN. Un instant... après que les camarades et moi nous aurons félicité monsieur Montdidier sur sa décoration... Vous en êtes de la partie, monsieur Joseph.

JOSEPH. Moi, merci, j'ai affaire.

CORMORAN, *à part, regardant Joseph.* Et moi aussi, j'ai affaire.

JOSEPH, *à part.* Je vais à quelques pas d'ici dire deux mots à un petit vin de ma connaissance.

CORMORAN, *à part.* Je ne te perds pas de vue.

JOSEPH. Sans adieu, belle Catiche...

Il sort par le fond à droite.

Cormoran suit Joseph. Ritournelle du chœur suivant.

LE PARISIEN. Ah! voilà le bourgeois... en avant le bouquet!

SCÈNE II.

CATICHE, PARISIEN, MONTDIDIER, LUCILE, ADRIEN, BLIGNY, OUVRIERS ET LEURS FEMMES.

CHŒUR DES OUVRIERS.

AIR : *Allons, enfants de la Basse-Bretagne.* (Micheline.)

Oui, ce beau jour comble notre espérance,
C'est pour nous tous un plaisir, un bonheur.
Le vrai mérite obtient sa récompense,
Car sur son cœur
Brille la croix d'honneur.

MONTDIDIER. Merci, mes amis, mes bons amis... je suis vivement touché de vos témoignages d'intérêt...

LUCILE, *à son père.* Leur joie est bien naturelle... tout le monde t'aime.

ADRIEN, *à Bligny.* Ah! monsieur de Bligny, quel beau jour!

BLIGNY. Superbe, mon ami. (*A part.*) Mais, j'en réponds, ce beau jour-là ne se passera pas sans orage.

LE PARISIEN, *présentant à Montdidier un énorme bouquet.* Bourgeois, je suis chargé, au nom de tous les forgerons, de vous offrir notre petit bouquet et de vous dire que nous sommes aussi fiers que vous de l'étoile qui brille là, sur votre poitrine.

MONTDIDIER. Et vous avez raison d'en être fiers, mes amis... c'est à vous que je la dois; car si je suis la tête qui pense, vous êtes le bras qui exécute.

* Catiche, Parisien, Joseph, Cormoran.

LE PARISIEN. Et des bras qui ne bonderont pas au travail, à moins qu'ils ne deviennent manchots à votre service.

MONTDIDIER. Je compte sur eux... mais aujourd'hui, ce sera pour trinquer au bonheur de mes enfants; car je veux que le contrat soit signé avant la nuit, ici, dans ce jardin, pour que vous soyez tous témoins du bonheur de ma fille... Parisien, cours rappeler à mon notaire que nous l'attendons.

ADRIEN. Oui, hâte-toi.

LE PARISIEN. C'est dit, monsieur Adrien... justement j'ai affaire de ce côté-là...

CATICHE. C'est vrai, à la mairie... allez-y tout de suite... je ne suis pas curieuse, mais je tiens à savoir ce qu'on vous veut.

MONTDIDIER, *aux Ouvriers.* Au revoir, mes amis... (*A Lucile et à Adrien.*) On nous attend dans la salon, allons rejoindre nos invités.

BLIGNY, *bas à Lucile.* Eh bien, mademoiselle Lucile?

LUCILE, *bas.* Je reste, monsieur.

LES OUVRIERS. Vive le bourgeois!

REPRISE DU CHŒUR.

Oui, ce beau jour comble notre espérance,
C'est pour nous tous un plaisir, un bonheur.
Le vrai mérite obtient sa récompense,
Car sur son cœur
Brille la croix d'honneur.

Montdidier rentre chez lui avec Adrien. Les Ouvriers et Catiche s'éloignent par le fond, à droite.

SCÈNE III.

BLIGNY, LUCILE.

LUCILE. Nous sommes seuls, monsieur... c'est de mon père que vous avez à me parler, m'avez-vous dit...

BLIGNY. Oui, mademoiselle, de votre père.

LUCILE. Ces paroles ont suffi pour me retenir ici... mais que signifie ce mystère et que pouvez-vous avoir à me dire?

BLIGNY, *à part.* Le moment est venu... attaquons franchement la position. (*Haut.*) Apprenez, mademoiselle, que j'ai découvert un secret qui peut déshonorer monsieur Montdidier.

LUCILE. Le déshonorer? vous n'avez pas réfléchi à la portée de ce mot; ce n'est pas là ce que vous avez voulu dire.

BLIGNY. Si fait, l'expression est juste; mais rassurez-vous, l'honneur de monsieur Montdidier n'est pas encore compromis, et si je vous ai demandé cet entretien, c'est pour aviser aux moyens de le sauver.

LUCILE. C'est en vain que je cherche à

Digitized by Google

m'expliquer ce langage... je ne comprends pas.

BLIGNY. Mais c'est assez clair, ce me semble; et je ne pouvais faire connaître d'une manière plus positive mes bonnes intentions à l'égard de votre père.

LUCILE. Avant de vous remercier, monsieur, de ces bonnes intentions dont je doute encore, je l'avoue, il faudrait me prouver que mon père a besoin d'y avoir recours.

BLIGNY. Rien n'est plus facile; seulement, je crains de vous dire...

LUCILE. Oh! ne craignez rien; j'ai bien, moi, la patience et le courage de vous écouter.

BLIGNY. Puisqu'il en est ainsi, je vais parler, mademoiselle... Vous connaissez le vol qui a été commis au préjudice de monsieur Kernock et qui força celui-ci à se donner la mort?

LUCILE. Oui, monsieur; mais quel rapport cela peut-il avoir avec mon père?

BLIGNY. Vous savez encore qu'une main mystérieuse vient sans cesse au secours de monsieur Kernock?

LUCILE. Oui, monsieur...

BLIGNY. Qu'Adrien a été recueilli, élevé par monsieur Montdidier; et que votre père met le comble à ses bienfaits en vous le donnant aujourd'hui même pour époux.

LUCILE. Oui, monsieur... mais après... après... achevez, de grâce.

BLIGNY. Eh bien! ces bienfaits que reçoit monsieur Kernock, c'est votre père qui les lui donne; cette amitié envers monsieur Adrien, c'est un devoir, et votre mariage, c'est une expiation... votre père a causé la mort du père d'Adrien.

LUCILE. Vous mentez, monsieur, vous mentez.

BLIGNY. Je respecte votre emportement, mademoiselle, car je comprends la douleur que vous fait éprouver une telle révélation... mais la preuve de ce que j'avance, je la possède.

LUCILE. Vous?...

BLIGNY. Une lettre écrite par monsieur Montdidier lui-même.

LUCILE. Par mon père...

BLIGNY, *lui montrant la lettre qu'il a tirée de sa poche.* La voici.

LUCILE, *lisant la suscription.* A Bernard, un ancien serviteur de notre famille.

BLIGNY. Mort depuis quelques mois à Rennes... cette lettre a été trouvée dans ses papiers. Ecoutez. (*Lisant.*) « Bernard, toi, » le seul être au monde qui connaisse la vé- » rité sur la fatale nuit du vingt-sept juin; » toi, le seul qui pourrait dire quel est l'au- » teur de la mort de l'infortuné Kernock, » je te fais passer indirectement le montant » de la petite rente dont nous sommes con- » venus. Songe bien que c'est le prix du » silence... compte sur mes bienfaits comme » je compte sur ta discrétion, et oublie toi- » même un crime dont la révélation flétrirait » à jamais le nom d'un Montdidier... »

En achevant de lire, Bligny présente la lettre à Lucile et lui indique la signature.

LUCILE, *qui a jeté les yeux sur la signature.* C'est vrai!... sa signature!...

Air nouveau de M. Couder.

Je sens en moi tout mon sang se glacer;
C'est bien son nom... cette preuve m'accable;
Avec mes pleurs je voudrais l'effacer;
Mais en serait-il moins coupable? *
Quoi! son honneur qui fait tant de jaloux,
Il le perdrait!... de lui j'étais si fière!...
A Bligny.
Pourquoi parler? ah! monsieur, deviez-vous
M'apprendre à rougir de mon père?

(*Vivement et essuyant ses larmes.*) Mais cette lettre... c'est la seule preuve qui l'accuse, et elle n'est connue que de vous, n'est-ce pas?

BLIGNY. Oui, mademoiselle.

LUCILE. Oh! alors, que tout le monde, qu'Adrien surtout ignore que cette lettre a jamais existé!... monsieur, cette lettre... donnez-la moi, brûlons-la.

BLIGNY. C'est bien mon intention; mais avant, il est une condition.

LUCILE, *étonnée.* Une condition?

BLIGNY. Qui dépend de vous seule.

LUCILE. Oh! quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance... parlez, monsieur, que faut-il que je fasse?

BLIGNY. Il faut...

CORMORAN, *paraissant au fond* **. V'à le notaire!

BLIGNY, *à part.* Encore cet homme!

LUCILE. Voici Adrien et tous nos amis; silence devant eux!

BLIGNY. Je me tairai.

LUCILE. Mais cette condition...

BLIGNY. Je vous la ferai connaître.

CORMORAN, *à part.* Il lui parle de bien près.

LUCILE, *à elle-même.* Mon Dieu, donne-moi la force de leur cacher mon émotion.

SCÈNE IV.

CORMORAN, ADRIEN, MONTDIDIER, LUCILE, BLIGNY, LE NOTAIRE, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *C'est la cloche du presbytère.* (Le Secret du soldat.)

Que bientôt l'hymen les engage;
A leur contrat nous signons tous.

* Lucile, Bligny.
** Cormoran, Lucile, Bligny.

De leur bonheur qu'il soit le gage.
Tendres amants, ils deviendront époux.

Pendant le chœur, un Domestique a disposé une table et une chaise au milieu de la scène, à la hauteur du troisième plan.

MONTDIDIER, *au Notaire.* Placez-vous à cette table, monsieur le Notaire.

ADRIEN, *apercevant Cormoran.* Te voilà, mon brave... tu as voulu être témoin de mon bonheur... tu en as le droit, il est un peu ton ouvrage... aussi je veux que tu signes au contrat.

CORMORAN, *avec joie.* Signer?... moi... (*Changeant de ton.*) Je ne sais pas écrire.

MONTDIDIER, *au Notaire.* Ajoutez sur le contrat que, dès ce jour, Adrien Kernock devient mon associé.

BLIGNY, *bas, à Lucile.* Eh bien! vous voyez...

LUCILE, *bas.* Si c'est une expiation, du moins elle est noble et grande.

CORMORAN, *à part, regardant Bligny.* Encore!... et toujours en secret!...

MONTDIDIER, *au Notaire.* C'est fait, maintenant, passons à la signature du contrat.

Il s'assied et signe.

BLIGNY, *bas, à Lucile, pendant que Montdidier signe.* Vous désirez connaître ma condition, c'est le moment de vous la dire.

LUCILE, *bas, et vivement.* Parlez.

MONTDIDIER, *se levant et présentant la plume à Adrien.* A ton tour, Adrien.

BLIGNY, *bas.* Ne signez pas ce contrat.

LUCILE, *de même.* Comment?...

BLIGNY, *de même.* Si vous signez, je dénonce votre père.

LUCILE, *de même.* Quoi! vous oseriez!...

BLIGNY, *de même.* Tout!

CORMORAN, *voyant Adrien quitter la table.* C'est à votre tour, mademoiselle.

ADRIEN, *prenant Lucile par la main.* Venez, chère Lucile.

Il conduit Lucile vers la table, elle le suit machinalement.

LUCILE, *à part.* Grand Dieu! que faire?

MONTDIDIER, *avec étonnement.* Comme tu es troublée, Lucile **?

ADRIEN. Vous pâlissez!... qu'avez-vous donc?

LUCILE, *se remettant avec effort.* Moi! rien, je vous jure.

MONTDIDIER. Alors, mets ton nom là, à côté de celui d'Adrien.

LUCILE, *prend la plume, puis regardant Bligny qui a tiré la lettre de sa poche et la fait tourner dans ses doigts. A part.* Mais si je signe, mon père est déshonoré. (*Haut.*) Non, c'est impossible.

TOUS. Impossible...

* Cormoran, Montdidier, Adrien, etc.

** Cormoran, Montdidier, Lucile, Adrien, Bligny.

CORMORAN, *à part.* Qu'est-ce que ça veut dire?

MONTDIDIER. Mais, Lucile...

LUCILE, *sur un nouveau mouvement de Bligny, jette la plume avec terreur.* Non, je ne signerai pas*.

ADRIEN.

AIR : *Final du 1er acte de la Lune de miel.*

O douleur! quel coup pour mon âme!

MONTDIDIER, *avec indignation, à Lucile.*

D'Adrien tu trahis l'espoir...

LUCILE.

Jamais je ne serai sa femme...

ADRIEN.

Qu'ai-je entendu?

LUCILE.

Cruel devoir!

MONTDIDIER.

Vraiment, quel étrange caprice!
Mais ma fille s'expliquera.

ADRIEN **.

Parlez, Lucile...

LUCILE.

Ah! quel supplice!

BLIGNY, *à part.*

Fort bien, mon plan réussira.

MONTDIDIER, *avec confiance, à Adrien et aux Invités.*

Elle va tout dire à son père,
Mais vous voyez son embarras.
Éloignez-vous...

LUCILE.

Que dire, hélas! ***

Elle descend à l'extrême droite.

LUCILE, *à part.*

Quel coup affreux! douleur extrême!
Adrien doute de mon cœur.
Faut-il, hélas! lorsque je l'aime,
Que je brise ainsi son bonheur!

ENSEMBLE.

CORMORAN, *à part.*

Qu'elle parle, ou ne parle pas,
Je découvrirai le mystère.

ADRIEN.

Quel coup affreux! douleur extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui mat le comble à mon malheur!

MONTDIDIER.

Quel coup affreux! douleur extrême!
Je croyais faire son bonheur.
L'hymen voulu par elle-même
N'est donc pas le vœu de son cœur?

BLIGNY, *à part.*

Heureux moment! ô joie extrême!
Par l'audace et par la terreur,
J'en suis certain, aujourd'hui même
Je dois assurer mon bonheur.

CORMORAN *et* LES INVITÉS.

Pauvre Adrien! douleur extrême!
Il avait cru toucher son cœur.

* Cormoran, Lucile, Montdidier, Adrien, Bligny.

** Cormoran, Lucile, Adrien, Montdidier, Bligny.

*** Cormoran, Adrien, Montdidier, Bligny, sur deuxième plan; Lucile, sur le premier.

Digitized by Google

C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient détruire son bonheur.

LUCILE.

Quel coup affreux, etc.

Adrien et les Invités rentrent dans la maison; Cormoran s'éloigne par le fond. Bligny rentre dans le pavillon.

SCENE V.

MONTDIDIER, LUCILE.

MONTDIDIER. Enfin, nous sommes seuls; je me suis contenu devant tout le monde; mais à présent vous allez me faire connaître le motif de cet éclat scandaleux... Parlez, je l'exige.

LUCILE. O mon père! ne m'interrogez pas ainsi; ne me regardez pas avec courroux. Je souffre tant! je n'ai qu'un mot à vous dire : J'aurais été coupable en signant ce contrat.

MONTDIDIER. Coupable!

LUCILE. Oui, ce que j'ai fait, je le devais. Mon cœur me dit que c'est bien; il ne peut pas me tromper.

MONTDIDIER. Mais encore faut-il que je sache...

LUCILE, *avec effroi*, Vous*?

MONTDIDIER. D'où vient cet effroi? depuis quand ma fille craint-elle de se confier à moi? Eh quoi! lorsque je te supplie de parler, tu hésites. Ah! je le vois bien, j'ai perdu le cœur de mon enfant.

LUCILE, *à part*. Ah! c'en est trop. (*Haut.*) Eh bien! sachez donc que si j'ai refusé d'épouser Adrien, c'est que j'ai fait une découverte si terrible!...

MONTDIDIER. Une découverte!

LUCILE, *s'arrêtant tout à coup en s'éloignant de Montdidier*. Mon Dieu! qu'allais-je faire? lui avouer que je le sais coupable! Oh! non, une fille ne peut pas dire cela à son père.

MONTDIDIER. Achève donc. Eh bien! cette découverte?

LUCILE, *essayant de paraître calme*. C'est que je ne puis être heureuse avec celui que vous me donnez pour époux.

MONTDIDIER. Toi, malheureuse avec Adrien! et pourquoi?

LUCILE. Vous-même me le disiez ce matin; j'ai pris pour un sentiment plus vif ce qui n'était qu'une amitié de sœur. Vos paroles si sages m'ont fait réfléchir sur l'engagement que j'allais contracter. Je me suis interrogée, et j'ai vu que vous aviez mieux jugé que moi de l'état de mon cœur.

MONTDIDIER. Et tu attends jusqu'au moment de la signature du contrat pour rompre ton mariage!

LUCILE. Je croyais pouvoir triompher de moi-même; mais au moment où j'ai pris la plume pour tracer mon nom, tout à coup, comme un éclair, l'avenir s'est offert devant moi, et je suis restée sans force en face du malheur qui me menaçait.

MONTDIDIER. Ainsi, c'est une vision, c'est un caprice, qui ont arrêté votre main et troublé notre bonheur à tous. Supposez-vous, Lucile, que je serai aussi faible que vous, et que je céderai à vos folles terreurs? Adrien est plein de tendresse pour vous, et puisque vous m'avez avoué que vous l'aimiez...

LUCILE. Eh bien! c'est possible! mais je ne l'aime plus*.

MONTDIDIER. Et moi, je te le répète, je ne céderai pas à ton inexplicable répugnance pour un hymen que tu as désiré. Lucile, songe que je vais de ce pas rassurer Adrien, et que je t'attends pour signer le contrat.

AIR : *Nous serons tous bientôt d'accord.* (Le Secret du Soldat.)

C'en est assez, je l'ai juré,
D'Adrien je serai le père;
C'est ton bonheur que je veux faire,
Je remplis un devoir sacré.

LUCILE.

Voyez mes pleurs; que votre amour
Cède, mon père, à leur puissance.

MONTDIDIER.

Mon enfant, de ma résistance
Tu me remercieras un jour.

REPRISE ENSEMBLE.

MONTDIDIER.

C'en est assez, je l'ai juré,
D'Adrien je serai le père, etc.

LUCILE, *à part*.

Non, plus d'hymen, je l'ai juré,
Je saurai braver sa colère.
Il s'agit de sauver mon père,
Pour moi c'est un devoir sacré.

Montdidier rentre dans la maison.

SCÈNE VI.

LUCILE, *seule*.

Oh! oui, malgré ses menaces, j'aurai le courage de résister.... Je ne consentirai pas à ce mariage qui devait faire mon bonheur. Qu'ils me croient tous insensée, ingrate, parjure à mes serments, que m'importe, pourvu que personne ne sache que mon père est coupable?... mais la preuve qui l'accuse, j'ai bien le droit de l'exiger après un tel sacrifice... Monsieur de Bligny m'a promis de me la remettre... où est-il cet homme? chez lui, peut-être... Eh bien! j'irai chez lui, car cette lettre, il me la faut... je l'ai payée assez

* Lucile, Montdidier.

* Montdidier, Lucile.

cher. (*Elle se dirige vers le pavillon.*) Mais, je le sens, lui parler une seconde fois, ce serait au-dessus de mes forces... Je vais lui écrire, et m'enfermer dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie reçu la réponse... Je ne veux revoir ni mon père ni Adrien avant d'avoir anéanti la lettre.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VII.

JOSEPH, CORMORAN.

Ils arrivent par le fond, à droite.

JOSEPH. Ce cher Cormoran... en voilà un véritable ami... Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

CORMORAN. Raison de plus pour l'arroser avec une troisième bouteille.

JOSEPH. C'est qu'il est un peu traître ce diable de petit vin de pays.

CORMORAN. Quoi! il fait faire la causette, et entre amis c'est bon de jaser.

JOSEPH. Oui, mais il y a longtemps que nous jasons... on peut avoir besoin de moi là-dedans. Je vais voir à l'office si on ne m'a pas demandé.

CORMORAN. Et ensuite vous reviendrez?

JOSEPH. Je vous le promets.

Il entre à gauche.

CORMORAN, *seul.* Il ne m'en a pas assez dit!... c'est égal, je suis sur la trace. Je le sais maintenant, si le mariage est rompu, ce n'est pas par la volonté de Lucile.... c'est à cause de ce Bligny. Cette lettre qu'il a reçue ce matin de la part d'un ami qui est à Nismes; elle contient, m'a dit Joseph, des choses qui peuvent détruire la réputation de Montdidier. Il s'agit d'une mauvaise action qu'il a commise. Une mauvaise action... lui? non, ce n'est pas possible. (*Comme par une réflexion spontanée.*) O mon Dieu!.... si c'était!...

AIR : *Vous avez aimé Taconnet.*

Je le saurai, le terrible secret
Qui frappe au cœur une honnête famille.
De vivre encor je n'ai plus de regret.
Dans mon obscure nuit, c'est un éclair qui brille;
Combien de fois, en proie à mon souci,
Je me suis dit : Que fais-je sur la terre?
Dieu le savait, s'il m'a conduit ici,
C'est que j'avais un peu de bien à faire.
Merci, mon Dieu, si j'ai du bien à faire.

SCÈNE VIII.

CORMORAN, CATICHE, *et* LE PARISIEN, *entrant par le fond à droite.*

CATICHE, *pleurant.* Hi! hi! hi! Ce pauvre Parisien, c'était bien la peine de trotter à la mairie pour savoir si c'est la croix qu'on voulait lui donner!

LE PARISIEN. Eh bien! quoi, Catiche? on m'a fourni les moyens de l'obtenir.

CATICHE. Ah! monsieur Cormoran, en v'là encore un malheur!

CORMORAN. Eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

LE PARISIEN. Il y a que je suis volé, dévalisé... et peut-être bien fusillé.

CORMORAN. Toi?

CATICHE. Eh bien! oui, puisqu'il faut qu'il rejoigne.

CORMORAN. Qui?

LE PARISIEN. Mon drapeau...qui m'appelle en Alger, où je suis attendu pour rosser les Bédouins, cueillir des lauriers et moissonner des chameaux.

CATICHE, *pleurant.* Et dire qu'il a payé pour se faire ra... racheter.

CORMORAN. Eh ben! alors?

LE PARISIEN. Oui, mais je n'ai pas de remplaçant... La société de Paris, à qui je me suis adressé de confiance, a filé avec mon argent, et n'a pas envoyé de héros à ma place... voilà ce que je viens d'apprendre par le propre canal de monsieur le maire.

CORMORAN. Il paraît qu'il y a du chagrin pour tout le monde ici.

CATICHE. Pardine, c'est le jour aux accidents... il y a quelqu'un qui porte malheur à la maison, c'est sûr.

CORMORAN, *jetant un coup d'œil, à la dérobée, sur le pavillon.* Ça se pourrait bien.

CATICHE. C'était bien la peine, Parisien, d'hériter de votre tante Galuchet... autant vaudrait qu'elle ne soye pas morte.

LE PARISIEN. C'est vrai; pauvre tante!... ses six cents francs ne m'ont servi à rien, puisqu'il faut que je parte demain!... Gueuse de compagnie de remplacement! scélérate de Conscience!

SCÈNE IX.

CORMORAN, PARISIEN, BLIGNY, *sortant du pavillon,* CATICHE.

BLIGNY, *qui est rentré sur les derniers mots du Parisien; à part.* Que dit-il?

LE PARISIEN. Oh! si je pouvais avoir des renseignements sur le directeur en chef de la société! (*Apercevant Bligny.*) Tiens, monsieur de Bligny! (*Courant à lui.*) Vous qui venez de Paris, vous le connaissez, peut-être?

BLIGNY. Qui ça?

LE PARISIEN. Un gueusard, un scélérat,

* Catiche, Cormoran, Parisien.
** Cormoran, Catiche, Parisien.

un fripon... le directeur de la Conscience... Jacques Ferlou.

BLIGNY, *troublé**. Plaît-il? (*Se remettant.*) Moi... du tout... je ne connais pas, je ne sais pas ce que tu veux dire.

CORMORAN, *à part.* Tiens, c'est drôle... il s'est troublé.

Il disparaît derrière la maison.

BLIGNY, *à part.* Où donc est ce Joseph?

LE PARISIEN. C'est dommage; car il me doit un remplaçant. Aussi, je voudrais le tenir en face comme vous êtes là, monsieur de Bligny, lui parler comme je vous parle... je lui dirais: (*Levant le poing sur Bligny.*) Tiens...

BLIGNY, *reculant.* Eh bien! imbécile, fais donc attention.

LE PARISIEN. C'est vrai... je peux pas cogner... vous n'êtes pas lui.

CATICHE, *emmenant Parisien vers la maison.* Allons, Parisien, venez à la cuisine... nous pleurerons ensemble, et je vous ferai des crêpes.

LE PARISIEN. J'en mangerai beaucoup, ça m'ôtera un poids de dessus l'estomac.

Joseph sort de la maison.

BLIGNY. Joseph... approche.

JOSEPH. Me voilà, monsieur.

CATICHE, *pleurant.* Hi! hi! hi! Quel coquin de guignon!

LE PARISIEN. Mais ne geignez donc pas, Catiche, ne geignez donc pas.

Catiche et le Parisien rentrent dans la maison.

BLIGNY, *à Joseph.* Tu vas te rendre sur-le-champ à Nismes.

CORMORAN, *paraissant derrière la maison* **. A Nismes!

BLIGNY, *tirant un paquet cacheté de sa poche.* Tu remettras ceci à la personne qui t'a donné ce matin une lettre pour moi.

JOSEPH. Oui, monsieur... pour ce clerc de notaire qui vient de Rennes.

CORMORAN, *à part.* L'homme qui doit connaître le mystère...

BLIGNY, *à Joseph.* Hâte-toi.

JOSEPH. Monsieur... je prends mon chapeau et je pars.

BLIGNY. Tu sortiras par l'autre porte du pavillon... surtout ne t'avise pas de t'arrêter en route pour boire.

JOSEPH. Ah! monsieur, j'en suis incapable.

Il entre dans le pavillon.

CORMORAN, *à part.* C'est ce que nous verrons.

Il disparaît par la droite.

* Cormoran, Bligny, Parisien, Catiche.

** Cormoran, Joseph, Bligny.

SCÈNE X.

BLIGNY, *puis* LUCILE.

BLIGNY. Maintenant me voilà quitte avec celui qui m'a si bien servi... il m'en coûte un billet de mille francs... mais c'est encore moi qui fais le meilleur marché. (*Apercevant Lucile.*) Lucile!... j'étais bien sûr qu'elle reviendrait. (*A Lucile, qui hésite à s'approcher.*) Vous voici, mademoiselle, je vous attendais.

LUCILE. Et moi, monsieur, tout à l'heure encore j'hésitais à descendre ici... après la pénible condition que vous m'avez imposée, vous devez comprendre la répugnance que j'éprouve à me trouver devant vous.

BLIGNY. Ces paroles sont bien dures.

LUCILE. J'avais résolu de vous écrire... j'ai même commencé une lettre; mais réfléchissant que je ne pouvais la confier à personne, j'ai dû m'armer de courage pour venir réclamer votre promesse... ce papier qui peut compromettre mon père, il ne vous appartient plus... c'est le prix de mon sacrifice; rendez-le-moi, je l'attends.

BLIGNY. Vous le rendre!... oh non... pas encore, mademoiselle.

LUCILE. Comment! lorsque j'ai obéi à votre cruelle volonté, quand j'ai tout souffert pour imposer silence à mon cœur... quand j'ai bravé les menaces de mon père, le désespoir de celui que j'aime, vous pouvez me dire que je n'ai pas assez fait pour racheter cette lettre!... mais à quel prix la mettez-vous donc, et que voulez-vous encore?

BLIGNY. Je veux que vous me regardiez d'un œil moins sévère, et que vous écoutiez ce qu'il me reste à vous dire.

LUCILE. Hâtez-vous donc de parler, monsieur... vous devez bien voir ce qu'il me faut de courage pour subir cet entretien... par pitié, abrégez mon supplice.

BLIGNY. Vous le voulez... je vais droit au fait... Si je vous ai forcée à rompre votre mariage, Lucile... c'est qu'il n'y avait que ce moyen de vous mettre à même d'en contracter un autre.

LUCILE. Un autre?

BLIGNY. Avec moi.

LUCILE. Avec vous... oh! mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... cependant mon cœur refusait de croire à un pareil calcul... c'est à ma dot que vous aspirez, et pour l'obtenir vous placez une pauvre fille entre le malheur de toute sa vie et le déshonneur de son père, parce que vous savez que le silence est mon devoir, que je ne puis implorer le

* Lucile, Bligny.

secours de personne, que je suis sans défense, vous m'accablez... ah! monsieur, il n'y a qu'un mot pour qualifier une telle conduite.. c'est une lâcheté!

BLIGNY. Non, c'est une réparation du tort que m'a fait votre père.

LUCILE. A vous?

BLIGNY. Récemment une brillante carrière s'ouvrait devant moi; j'allais enfin m'assurer une position dans le monde, lorsque monsieur Montdidier, que je ne connaissais pas, qui n'avait aucun motif pour m'en vouloir, a, par une indiscrétion, ruiné mon avenir et détruit toutes mes espérances de fortune.

LUCILE. Eh bien, puisque c'est de l'or que vous voulez, je vais aller trouver mon père, il saura tout... cachant sa rougeur sous mes baisers, je lui dirai : A mes yeux tu n'es pas coupable; mais il y a ici un homme qui possède la preuve de ta faute... pour l'anéantir il exige ma dot et ma main; donne-lui toute ta fortune, mon père; mais ne lui donne pas ta fille.

BLIGNY. Mais cette fortune je ne puis l'accepter qu'à un seul titre... et celui que j'ambitionne est trop flatteur pour que je renonce à l'obtenir.

LUCILE. Il le faudra pourtant, monsieur... car, vaincue par vos menaces, si je pouvais consentir à ce mariage, soyez-en sûr... à genoux devant l'autel sous le coup de la terreur, brisée par la souffrance, au moment de m'unir à vous, mon cœur se révolterait, et j'aurais encore la force de dire : Jamais! jamais!

BLIGNY. Puisqu'il en est ainsi, je n'essayerai pas plus longtemps de triompher de votre résistance... Je sais maintenant comment je dois agir. Quoiqu'il arrive, Lucile, souvenez-vous bien que c'est vous qui l'aurez voulu.

Il fait quelques pas vers le pavillon.

LUCILE, *le regardant s'éloigner. A part, avec effroi.* Mes paroles l'ont irritée... imprudente! (*Courant à Bligny.*) Ah! monsieur, de grâce, arrêtez.

BLIGNY. A quoi bon?

LUCILE. Arrêtez, vous dis-je, et écoutez-moi. Je me repens de la violence de mon langage; je me suis emportée contre vous, quand j'aurais dû vous supplier; ma bouche a proféré des insultes quand ce sont mes larmes qui devaient parler. Ayez pitié du désordre de mon esprit. Soyez généreux, je vous demande pardon.

Elle s'agenouille, Bligny la relève aussitôt.

Air *des Hirondelles* (de Grisar).

C'est à genoux, ici, que pour mon père
Je vous supplie... ah! ne dites pas non.
Pitié, monsieur, vous avez une mère,
Ma voix vous implore en son nom.
Que votre désir de vengeance
Cède à la plus sainte puissance.
Votre mère, en elle ayez foi,
Vous en fait une loi,
Et vous prie avec moi.
Elle vous en fait une loi,
Et vous prie avec moi.

BLIGNY, *regardant vers la maison.* On vient!

LUCILE, *de même.* Mon père... Adrien... Oh! qu'ils ne nous voient pas ensemble!

BLIGNY, *à part.* Je n'ai plus qu'un moyen pour la décider, je l'emploierai.

LUCILE, *à Bligny.* Vous aurez pitié de mes larmes!

BLIGNY. Je ne vous promets rien.

LUCILE. Mais quel est donc votre projet?

BLIGNY. Si vous voulez le connaître, écoutez!

LUCILE, *à elle-même.* Eh bien! j'aurai le courage de tout entendre.

Elle se cache derrière le pavillon.

SCENE XI.

BLIGNY, MONTDIDIER, ADRIEN, LUCILE, *cachée.*

ADRIEN. Non, monsieur Montdidier, n'insistez pas, je dois quitter cette maison à l'instant même.

MONTDIDIER. Tu resteras, te dis-je... j'ai fait appeler ma fille, et malgré sa résistance, je t'en réponds, elle obéira.

ADRIEN. Oh! ne la contraignez pas, il vaut mieux que je parte... Ce matin, ma résolution était prise, je m'éloignais... un événement m'a ramené malgré moi, et, vous le voyez, je ne suis revenu ici que pour y apporter le trouble et la désolation. Il est dans ma destinée d'être toujours malheureux!

BLIGNY, *affectant l'intérêt.* Oui, malheureux depuis votre enfance. Vous qu'un crime a rendu orphelin.

LUCILE, *à part.* O ciel! que lui dit-il?

ADRIEN. Que me rappelez-vous... Mon père, victime d'un misérable..... et je n'ai pu le venger comme Dieu m'en faisait un devoir!

MONTDIDIER, *avec trouble.* Un devoir?.. Tu te trompes, Adrien... Dieu ne donne à personne la mission de se venger, et s'il a permis que le coupable échappât à la justice des hommes, sois-en certain, c'est qu'il s'est réservé le soin de le punir en enchaînant le remords à sa conscience. D'ailleurs, il y a vingt ans de ce crime. Si celui qui t'a privé de ton père a cessé aussi d'exister...

BLIGNY. Mais en est-on bien certain, monsieur Montdidier?

ADRIEN, *à Bligny.* Auriez-vous quelque indice?

MONTDIDIER. Mais monsieur ne peut pas savoir aujourd'hui ce que les juges ont vainement tenté autrefois de découvrir.

BLIGNY, *à part.* Lucile m'écoute, poursuivons. (*Haut.*) Des indices; jugez-en vous-même, monsieur Montdidier. Ne doit-on pas supposer que cette main cachée qui répand tant de bienfaits sur madame Kernock est justement celle qui a commis le crime?

MONTDIDIER. Cette supposition est horrible!

LUCILE, *à part.* Mon pauvre père!... comme il souffre!

BLIGNY. Je ne puis encore vous donner une certitude. Mais plus tard sans doute il me sera possible de désigner le coupable.

ADRIEN. Oh! si cela pouvait être! quelle joie j'éprouverais à lui dire : Quelque généreux que tu aies été envers ma mère, je ne te dois rien; car avec tous les trésors du monde tu ne peux me rendre tout ce que tu m'as ravi; c'est ton sang, c'est ton repos, c'est la réputation usurpée dont tu jouis qu'il me faut... tant que je ne t'aurai pas pris tout cela, tu ne seras pas quitte envers moi.

BLIGNY, *à part, regardant du côté du pavillon* *. Rien encore (*Haut*); mais si le coupable occupe un rang élevé dans le monde...

LUCILE, *à part.* Mon Dieu... va-t-il donc tout dire?

ADRIEN. Raison de plus pour l'en faire descendre et le dénoncer à la société tout entière... si haut qu'il soit placé, ma vengeance saura l'atteindre.

MONTDIDIER. Adrien!

LUCILE, *à part.* C'en est fait; à tout prix j'accomplirai le sacrifice!

Elle disparaît.

SCÈNE XII.

CATICHE, MONTDIDIER, ADRIEN, BLIGNY.

CATICHE, *sortant de la maison, un papier à la main.* Ah! monsieur, encore un accident... je viens de chez mamselle, elle n'y est pas; je l'ai appelée dans toute la maison, elle n'a pas répondu.

MONTDIDIER. Se peut-il? ma fille a disparu?

* Montdidier, Adrien, Bligny.

ADRIEN. Que signifie?...

CATICHE. Mais v'là un chiffon de papier que j'ai trouvé sur sa table... Je ne sais pas lire; mais peut-être ça vous dira-t-il...

Elle rentre dans la maison.

MONTDIDIER. Donne. (*Jetant les yeux sur le papier.*) Une lettre commencée.... ces mots seulement : Monsieur de Bligny.

BLIGNY, *à part.* Diable!

ADRIEN. Une lettre, à lui?

MONTDIDIER, *à Bligny.* Qu'est-ce que cela signifie, monsieur * ? ma fille vous adresse une lettre dans un pareil moment, lorsqu'elle vient de me refuser sa confiance.... (*Regardant Bligny.*) Oh! votre embarras éveille mes soupçons. Je comprends enfin que vous êtes pour quelque chose dans tout ce qui se passe ici. (*Avec autorité.*) Vous allez me dire pourquoi ma fille vous écrit; je l'exige.

BLIGNY. Mais, monsieur....

MONTDIDIER. Je le veux, vous dis-je!

BLIGNY, *à part.* De l'audace! (*Elevant la voix.*) Vous voulez le savoir... Eh bien! c'est...

LUCILE**, *sortant du pavillon et s'arrêtant sur le seuil.* C'est parce que je l'aime, mon père.

BLIGNY, *à part.* Enfin!

MONTDIDIER. Toi! c'est impossible!

LUCILE. Vous en doutez.... J'étais chez lui...

MONTDIDIER, *se couvrant le visage de ses mains.* Malheureuse enfant!

ADRIEN, *à lui-même.* Elle l'aime. Ah! je n'ai plus qu'à partir.

Il fait un mouvement vers le fond.

CORMORAN ***, *paraissant tout à coup et saisissant la main d'Adrien.* Non, restez, et attendez mon retour.

ADRIEN. Où vas-tu donc?

CORMORAN, *montrant au public la lettre qu'il tient à la main.* A Nismes!

Montdidier est resté accablé par la douleur. Lucile toujours sur la porte du pavillon et près de s'évanouir. Bligny, sur le devant de la scène, témoigne sa joie. Adrien, retenu par les paroles de Cormoran, est resté au milieu du théâtre, tandis que le Conducteur de taureaux se dirige vers le fond.

* Adrien, Montdidier, Bligny.

** Adrien, Montdidier, Bligny, Lucile.

*** Montdidier, sur le premier plan; Adrien, Cormoran, sur le troisième plan; Bligny, Lucile, sur le premier plan.

ACTE TROISIEME.

Une pièce de l'appartement de Montdidier. Portes latérales, porte au fond. A gauche, au premier plan, l'entrée de la chambre de Montdidier; à droite, au deuxième plan, une fenêtre; à gauche, sur le devant, une table-bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTDIDIER, ADRIEN.

Au lever du rideau, Montdidier est occupé à écrire. Adrien se tient debout, près de la fenêtre.

ADRIEN, *après avoir jeté un coup d'œil vers la fenêtre.* Personne encore! il ne revient pas ce brave homme qui m'avait dit hier: « Espérez et attendez mon retour... » Après ce qui s'est passé, l'espoir serait une folie... Lucile compromise, monsieur Montdidier a exigé qu'elle épousât aujourd'hui celui qu'elle aime... je n'ai pas le droit de me plaindre de ce mariage... il faut qu'il s'accomplisse... c'est une réparation.

MONTDIDIER, *à lui-même.* Je deviens fou... je ne sais plus comment je vis... (*Haut.*) Adrien, quel est le quantième du mois aujourd'hui?

ADRIEN, *tristement.* Nous sommes au 27 juin, monsieur... date fatale.

MONTDIDIER, *à part.* Oui, fatale pour lui et pour moi... Malheureux Victor, voilà vingt ans que je m'efforce de réparer ton crime... Dieu t'aura-t-il pardonné? (*Pendant ce temps il a cacheté la lettre qu'il écrivait; il se lève; il sonne; un domestique paraît.*) Ce billet à monsieur de Bligny.

Le Domestique sort.

ADRIEN, *à Montdidier, qui se dispose à entrer chez lui.* Ne verrez-vous pas mademoiselle Lucile avant son mariage?

MONTDIDIER. La voir!... à quoi bon?... c'est bien assez de lui donner la main pour la conduire à l'autel.

ADRIEN. Vous serez donc sans pitié pour elle?

MONTDIDIER. N'a-t-elle pas été sans confiance pour moi? car, le premier moment de colère passé, je suis allé à cette malheureuse enfant, la douleur dans les yeux, le pardon sur les lèvres... Je lui ai dit: Si tu ne peux te justifier, donne-moi une excuse au moins, avoue-moi que tu es tombée dans un piége infâme, que c'est à la violence que tu as cédé; je ne te demande qu'une parole, une seule, dont je puisse me faire une arme pour punir le coupable... A ces mots, elle a frémi, elle est tombée à mes pieds, et n'a pas répondu.

ADRIEN. Mais son amour pour... un autre... cet amour qui vous offense et que je déplore, le mariage va le légitimer... l'union qu'un père a maudite d'avance ne saurait être heureuse... Rappelez-la, monsieur, et que votre pardon la réconcilie avec elle-même.

MONTDIDIER. Non, je ne la verrai pas.

ADRIEN. Tant d'inflexibilité... mais en refusant votre indulgence à mademoiselle Lucile, en la bannissant de votre présence, quand je suis là, près de vous... ne songez-vous pas qu'elle peut me croire complice de votre sévérité, me soupçonner de vous irriter contre elle, m'accuser de son malheur, enfin...

MONTDIDIER. Eh bien, quand je te vengerais aussi!...

ADRIEN. Oh! si c'est là le motif qui vous fait agir, vous pouvez la rappeler à l'instant, lui pardonner et la bénir... je vous en remercirai, monsieur, je ne veux pas qu'on me venge.

MONTDIDIER. Tu l'aimes encore!

ADRIEN. Mais vous-même, vous avez beau vous en défendre, elle vous est toujours chère.

MONTDIDIER. Eh! mon Dieu, je le sais bien.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Ce n'est pas en vain qu'on est père;
Pour celle qui nous doit le jour,
Dans notre regard de colère,
Brille encore un rayon d'amour.
Quand une enfant d'elle-même dispose,
Un père la maudit, vois-tu,
Moins pour le mal qu'elle lui cause
Que pour le bien qu'elle a perdu.
C'est pour le bien qu'elle a perdu.

SCÈNE II.

MONTDIDIER, LE PARISIEN, ADRIEN.

LE PARISIEN, *entr'ouvrant la porte du fond.* Excusez... c'est moi, le Parisien... on peut entrer?... Oui! merci.

MONTDIDIER. Que veux-tu?

LE PARISIEN. Vous faire mes adieux, attendu que je viens de recevoir ma feuille de route... la patrie a besoin de beaux hommes... elle me réclame... il faut que j'aille apprendre à emboîter le pas au profit du gouvernement... Ça va lui faire une belle jambe...

ADRIEN. En effet, ce pauvre garçon est appelé sous les drapeaux.

LE PARISIEN. Et moi qui avais donné six cents francs à la Conscience pour être privé de cet honneur-là! Sapristi! que c'est désagréable!

MONTDIDIER, *lui donnant de l'argent.* Tiens, voilà pour payer ta bienvenue en entrant au corps.

ADRIEN*. Nous nous reverrons, je l'espère, mon ami.

LE PARISIEN. Oui, si je ne rencontre pas un boulet de canon en route... Dire que me voilà exposé à me voir rogné au-dessus des épaules par un scélérat de Bédonin! c'est déplorable!... je n'ai pas été élevé à ça, moi; ça dérange mes habitudes.

MONTDIDIER, *à Adrien.* Songe, Adrien, à faire préparer la chaise de poste que j'ai commandée hier au soir.

ADRIEN. Mais encore une fois, votre fille?...

MONTDIDIER. Assez... ne m'en reparle plus...

Il rentre chez lui.

ADRIEN, *à part.* Oh! malgré lui, il la verra!

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

LE PARISIEN, *seul.*

Eh bien! ils me laissent comme ça!... (*Allant à la porte de Montdidier.*) Bien obligé, bourgeois. (*Allant au fond.*) Au revoir, monsieur Adrien... portez-vous bien... et moi aussi, si c'est possible. (*A part.*) J'espère qu'il y en a eu ici de la désolation depuis vingt-quatre heures! Ah ça, qu'est-ce qu'il m'avait donc conté, en partant hier pour Nismes, ce vieux farceur de Cormoran? j'arrangerai les affaires, je tiens le bonheur de monsieur Adrien dans ma main et peut-être le tien... et crac... disparu!... plus de nouvelles du conducteur de taureaux! et moi qui ai donné dans ces balivernes! Il faut que je sois aussi bête que sa marchandise! (*Ritournelle du chœur suivant.*) Ah! voilà les camarades qui viennent pour me faire la conduite.

SCÈNE IV.

LE PARISIEN, OUVRIERS, *puis* CATICHE.

CHOEUR.

AIR : *Final du 3me acte des Petits Mystères de Paris.*

Assez gémir,
Il faut partir
Quand la gloire t'invite.
Pour te faire la conduite,
Nous sommes tous
Au rendez-vous.

UN OUVRIER. Allons, Parisien, il est l'heure à l'horloge de monsieur le maire.

LE PARISIEN. La patrie avance... d'ailleurs je n'ai pas fait mes adieux à tout le monde... Avant de partir, il faut que je possède Catiche dans mes bras et mon sac sur mon dos.

CATICHE*, *en larmes, apportant un gros sac de toile.* Nous v'là..... l'un portant l'autre.

LE PARISIEN, *examinant le sac.* Cristi! comme il est gros!

CATICHE. Pas tant que mon cœur.

LE PARISIEN. Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir dedans?

CATICHE. Un fourniment complet... deux fromages mous, autant de bonnets de coton, un jambon, des gants fourrés et trois pots de marmelade.

LE PARISIEN. De la marmelade! bon! je pourrai faire des tartines pendant mes heures de faction, ça me distraira.

CATICHE, *sanglottant.* Et moi, avec quoi que je vas me distraire à présent?

LE PARISIEN. Je vous laisse mon souvenir et une paire de chaussettes à raccommoder... le souvenir... gardez-le le plus longtemps possible... quant à l'autre article, vous me l'enverrez en Afrique par la première occasion... franc de port.

CATICHE. Dieu du ciel! quel malheur! moi qui lui avais tout refusé à cet amour d'homme-là pour être sûre de le conserver, et il faut que je le perde tout de même... V'là donc ce qu'il en revient d'être sage! ça ne m'arrivera plus!

LE PARISIEN. La douleur vous égare, Catiche... il faut se faire une raison... soyez forte.

CATICHE. Je peux pas! j'suis faible...

LE PARISIEN. Pauvre chatte!

CATICHE, *avec résolution.* Au fait, tant pire! je n'écoute plus que le désespoir..... Parisien, embrassez-moi tant que vous voudrez...

LE PARISIEN. Bah! devant les camarades?

CATICHE. Allez vot' train... je paye l'arriéré.

Elle lui ouvre ses bras.

LE PARISIEN. Ah! bien, j'vas en prendre une fière ration.

Il se précipite dans les bras de Catiche.

* Montdidier, Adrien, Parisien.

* Parisien, Catiche.

SCÈNE V.

LE PARISIEN, CATICHE, BLIGNY.

BLIGNY, *sortant du cabinet de Montdidier.* A merveille!... tableau touchant!... Ne vous dérangez donc pas.

Il passe entre le Parisien et Catiche.

LE PARISIEN. Et vous, ne m'interrompez donc pas, je règle des comptes de ménage *.

BLIGNY. Ah! oui, c'est le moment cruel des adieux... Que veux-tu, mon brave, il faut que chacun paye sa dette à la patrie.

CATICHE. Ça vous est bien facile à dire, vous qui allez épouser mamselle Lucile... et sans rien payer pour ça, encore...

BLIGNY. Mais ton tour viendra aussi, petite. Qui sait? le Parisien te rapportera peut-être le bâton de maréchal de France!

LE PARISIEN. Eh bien, ça me f'rait plaisir; je sais d'avance à quoi y me servirait.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Qu'il me tombe un jour sous la main
L' bâton de maréchal de France,
Et que je trouve sur mon ch'min
Mon gueusard de la Conscience;
De c' bâton-là j' prétends m' servir
Comm' de la plus simple des gaules.
Ah! sapristi! qu' j'aurai d' plaisir
A le casser sur ses épaules!

BLIGNY, *à part.* Le drôle a toujours l'air de me menacer.

L'OUVRIER, *à Parisien.* Allons, camarade, il est temps.

LE PARISIEN. C'est juste, je ne peux pas faire attendre l'armée... Cependant comme le bourgeois m'a donné de quoi payer ma bienvenue, nous allons boire ça ensemble; ce sera le coup de l'étrier.

CATICHE. Faut donc nous quitter, Parisien!

AIR : *J' vas-t-être marié* (de l'Ouragan).

Le v'là soldat, c'en est donc fait,
Il va courir la prétentaine.
Ah! que l' destin bientôt l' ramène.
Surtout, mon Dieu! fait's, s'il vous plaît,
Qu'il revienne au grand complet.
Restez au feu... de la cuisine,
Et n'allez pas tomber au moins
Dans les filets de quelqu' Bédouine,
En faisant la chasse aux Bédouins.

LE PARISIEN. Soyez tranquille, Catiche, je n'abuserai pas de mes avantages physiques... je serai féroce de vertu auprès des femmes, et vous pourrez avoir la satisfaction de vous dire quand je reviendrai ici, dans huit ans : Il a un œil de moins, une jambe de bois, un bras de carton et un nez de fer-blanc... mais du moins il n'a pas changé.

* Catiche, le Parisien, Bligny.

CATICHE. Comme c'est consolant!

LE PARISIEN, CATICHE *et* LE CHŒUR.

Le v'là
Me v'là soldat, etc.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI.

BLIGNY, *seul, puis* LUCILE.

BLIGNY. Bon voyage, niais! en voilà un qui n'est plus à craindre pour moi... Au surplus, qu'ai-je à redouter maintenant?... Tout marche au gré de mes vœux. Le père croit le mariage indispensable; Lucile se gardera bien de le désabuser... son dévouement filial me fait faire une excellente affaire.

LUCILE, *entrant par le fond* *. Se peut-il? mon père consent à me recevoir... il m'a fait demander! (*Apercevant Bligny.*) Vous ici, monsieur?

BLIGNY. Je viens d'annoncer à monsieur Montdidier que, suivant les intentions qu'il m'a fait transmettre tout à l'heure, le notaire va se rendre près de lui ce matin.

LUCILE. Le notaire, déjà!

BLIGNY. Il ne saurait venir trop tôt au gré de mes vœux... vous devez comprendre combien il me tarde d'en finir; depuis hier ma situation ici est embarrassante... il faut que je subisse sans me plaindre les regards courroucés d'Adrien, car je ne voudrais pas manquer d'égards envers le malheur... que j'entende les paroles de colère de monsieur Montdidier, à qui je dois maintenant le respect d'un fils; et si grande que soit ma prudence, j'avoue que si notre union ne devait pas être accomplie ce matin même, je finirais par me laisser emporter à quelque fâcheux éclat.

LUCILE, *avec amertume.* Non, monsieur, non, je ne crains pas cela... vous vous garderez bien de céder à un emportement qui pourrait compromettre votre spéculation... vous serez prudent... vous souffrirez comme moi les reproches, les humiliations, plutôt que de renoncer à la dot que vous êtes venu chercher ici!... Cinq cent mille francs, c'est un si beau joyau!... Il mérite bien, n'est-ce pas, monsieur, qu'on se courbe sous le mépris pour le ramasser?

BLIGNY. Vous êtes cruelle, Lucile!... Votre fortune m'a ébloui, il est vrai; mais je prétends payer par tant de soins et de prévenances le bonheur que je vais vous devoir, que vous finirez par oublier les chagrins que je vous ai causés... j'espère mieux encore.

LUCILE. Cessez de m'accabler... Depuis

* Bligny, Lucile.

Digitized by Google

hier mes forces sont épuisées... Vous m'avez dit : Épousez-moi, ou je déshonore publiquement votre père !... Lui ravir l'estime publique, c'était le tuer... j'ai dû donner mon existence pour sauver la sienne; mais le devoir est souvent bien pénible à remplir ! et quand je vous vois, quand vous me parlez, je sens mon pauvre cœur qui faiblit. Plus un mot, monsieur, éloignez-vous, je vous en conjure... le sacrifice n'est pas encore accompli, et je ne voudrais pas manquer de courage.

BLIGNY. Soit, puisque vous l'exigez, je vous laisse... mais pour peu d'instants... bientôt nous nous reverrons.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

LUCILE, *seule, s'asseyant à droite.*

Oui, du courage, de la résignation, voilà ce que m'impose le devoir filial !... pour l'accomplir, que d'épreuves j'ai subies en un seul jour !... Et j'ai pu supporter tout cela sans que la vérité m'échappât malgré moi, sans qu'un cri parti involontairement de mon cœur allât leur révéler que je n'étais pas coupable... (*Elle se lève.*) Et maintenant que je vais encore paraître devant eux, mon Dieu ! soutiens-moi ; ils ne doivent pas savoir que je me sacrifie pour sauver l'honneur de mon père.

AIR : *O toi, qui m'apparus dans ce désert du monde.* (Auguste Morel.)

O toi qui m'apparus souvent dans un doux rêve,
Pour me dicter les lois que je dois observer;
Ma mère, entends ma voix ! que ma tâche s'achève,
Et puis après j'irai te retrouver.
Au devoir le plus saint je veux être fidèle,
Mon courage faiblit... toi qui dois bien le voir,
Mets en mon cœur et la force et l'espoir,
Et vers toi que Dieu me rappelle
Quand j'aurai rempli mon devoir.
Mais avant que Dieu me rappelle,
Laisse-moi remplir mon devoir.

SCÈNE VIII.

MONTDIDIER, LUCILE; *puis* ADRIEN.

MONTDIDIER, *sortant de chez lui.* Je ne me suis pas trompé, c'est bien sa voix !... Vous ici, mademoiselle ; et qui vous a permis d'y venir ?

LUCILE, *étonnée.* Mais vous-même... c'est par votre ordre, mon père.

MONTDIDIER. Mensonge !

ADRIEN, *entrant vivement par le fond**. Oui, mensonge... et voilà le coupable !

MONTDIDIER. Qu'entends-je ? personne ne respecte donc plus ma volonté dans cette maison?... Toi aussi, tu me trompes !

LUCILE. Mon père ne voulait pas me voir ! ah ! monsieur Adrien, qu'avez-vous fait ?

ADRIEN. Mon devoir; je ne veux pas que vous m'accusiez de vous séparer de votre père... Et vous, monsieur, il est impossible que vous n'ayez pas un mot de pardon à dire à votre enfant !...

MONTDIDIER. Mais ce mot l'a-t-elle demandé ? l'implore-t-elle en ce moment ? Tu vois son silence... pas une parole de repentir.

LUCILE, *à part.* Du repentir ! puis-je en avoir, mon Dieu ?

ADRIEN. Je ne vois que sa pâleur, moi, je ne vois que ses larmes... elles doivent plaider assez haut dans votre cœur. De la pitié !

MONTDIDIER. Elle n'en mérite pas.

ADRIEN. Mais moi, monsieur, moi, j'en mérite peut-être; car je souffre autant que vous... vous oubliez que c'est sur la foi de ma promesse que mademoiselle est venue ici; c'est parce qu'elle a cru vous trouver calme et indulgent que vous la voyez devant vous... ce matin encore, vous m'avez dit : Quoiqu'il arrive, Adrien, tu seras toujours mon fils... Eh bien, ce titre, je l'accepte, mais c'est pour vous dire à mon tour : mon père, rappelez-vous que vous avez deux enfants, faites grâce à ma sœur !

LUCILE, *avec émotion.* Monsieur Adrien, je vous conjure, ne me défendez pas.

MONTDIDIER. Elle a raison, mon fils; laisse-lui tout le poids de sa honte ; comment pourrais-tu plaider pour elle, quand pour justification elle ne trouve rien à nous dire?

LUCILE. Je dis, mon père, que vos paroles me tuent. (*A part.*) Et pour le sauver, j'ai besoin de vivre encore.

MONTDIDIER *sonne, un domestique paraît***. La chaise de poste que j'ai commandée...

Le Domestique sort.

LUCILE. Vous voulez partir !

MONTDIDIER. Ce n'est pas moi qui partirai...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ici, non, je n'ai plus de fille ;
Mais par des soins assidus et constants,
Mon cœur a su se faire une famille,
Mes ouvriers sont mes enfants.
Voilà, voilà mes vrais enfants.
Tout leur espoir réside en ma personne ;
Je ne veux pas, succombant aux chagrins,
Quand une ingrate m'abandonne,
Laisser les autres orphelins.
Dois-je laisser les autres orphelins ?

* Montdidier, Adrien, Lucile.

** Adrien, Montdidier, Lucile.

Après votre mariage, vous monterez en chaise de poste avec votre mari.

LUCILE. Vous quitter !...

MONTDIDIER. Pour toujours, je le veux!

LUCILE. J'obéirai.

MONTDIDIER. Je n'entendrai jamais parler de vous... vous ne m'écrirez sous aucun prétexte.

ADRIEN. Ah ! c'est trop de rigueur.

MONTDIDIER. Je le veux !

LUCILE. J'obéirai.

ENSEMBLE.

Air *des Myosotis.*

LUCILE.

A part.

Prenez pitié, mon Dieu, de ma souffrance,
Je perds, quels regrets !
Son cœur pour jamais.
Il me bannit, hélas ! de sa présence.
Mon cœur
Succombe au malheur.

MONTDIDIER, *à part.*

Prenez pitié, mon Dieu, de ma souffrance,
Je perds pour jamais
L'enfant que j'aimais.
Hélas ! elle a trompé ma confiance;
Mon cœur
Succombe au malheur.

ADRIEN, *à part.*

Prenez pitié, mon Dieu, de sa souffrance,
Il veut désormais
La fuir pour jamais.
Il la bannit, hélas ! de sa présence.
Son cœur
Succombe au malheur*.

LUCILE, *à part.*

Quelle épreuve cruelle;
Ah ! ma douleur va me trahir.
A mon devoir fidèle,
Il faut me taire... il faut partir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Montdidier rentre chez lui, après avoir fait un geste impérieux à Lucile, qui a voulu aller à lui.

SCÈNE IX.

LUCILE, ADRIEN.

ADRIEN, *regardant Lucile, qui tombe accablée sur un siége à gauche.* Comme elle souffre! Combien vous devez m'en vouloir de vous avoir exposée à cette cruelle entrevue !

LUCILE. Vous en vouloir !... et pourquoi ? Il n'a pas dépendu de vous que mon père laissât tomber sur moi un regard d'indulgence, un mot de pardon... j'ai brisé votre bonheur, et cependant vous m'avez généreusement défendue... c'est bien... c'est noble et beau. Les paroles me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance ; mais mon cœur, Adrien, mon cœur vous remercie.

ADRIEN. Pas encore, Lucile... en perdant votre amour, je n'ai pas renoncé à rester votre ami... ce titre m'impose une tâche, et je la remplirai... oui, un jour... bientôt peut-être, grâce à mes soins constants, je vous rendrai votre père, et c'est alors seulement que vous pourrez me dire, merci !

LUCILE. Mes larmes ont été sans pouvoir, vos prières ne sauraient le fléchir... il me condamne à l'exil, je subirai mon sort... (*elle se lève*) mais avant de partir, j'attends de vous une promesse, Adrien.

ADRIEN. Et laquelle ?

LUCILE. Celle de me remplacer auprès de mon père dans mes soins et mon amour; de veiller sur ses jours comme je l'aurais fait moi-même... ah! qu'il ignore le malheur de vivre seul et loin de ceux qui nous sont chers. Oui, Adrien, si vous ne voulez pas que je meure d'inquiétude et de douleur, promettez-moi de ne jamais quitter mon père... qu'il ait au moins un fils, puisque je ne suis plus sa fille.

ADRIEN. Tant d'amour filial ! et vous avez pu vous exposer à la colère de monsieur Montdidier. (*Avec amertume.*) Vous l'aimez donc bien, ce Bligny ?

LUCILE. Moi l'aimer !... vous le croyez ?...

ADRIEN. Et comment pourrais-je en douter ?... c'est vous-même qui l'avez dit... ah! Lucile, que vous nous avez fait de mal !

LUCILE. Je souffre plus que vous... vous n'êtes que malheureux... et moi, l'on me croit coupable.

ADRIEN. Que voulez-vous dire ?

LUCILE, *avec entraînement.* Que j'obéis à une destinée fatale à laquelle rien ne peut me soustraire. Mais au moment de nous séparer pour toujours, que je n'emporte pas votre mépris, Adrien, il serait au-dessus de mes forces.

ADRIEN. Et cependant après ce que vous avez fait...

LUCILE. J'ai fait mon devoir, je suis innocente, et je vous aime!

Elle fait un mouvement pour sortir. Bligny ouvre la porte du fond.

SCÈNE X.

LUCILE, BLIGNY, ADRIEN.

BLIGNY. Mademoiselle, le Notaire vient d'entrer dans le cabinet de monsieur Montdidier.

ADRIEN, *allant à Bligny.* Un moment, monsieur... il se passe ici quelque chose

* Montdidier, Adrien, Lucile.

d'odieux, un mystère que je veux éclaircir, et vous allez me l'expliquer.

BLIGNY. Rien n'est plus clair cependant. Mademoiselle me choisit pour époux, et je deviens le gendre de monsieur Montdidier; voilà tout le mystère. (*A Adrien.*) Permettez... (*Offrant la main à Lucile.*) Mademoiselle.

ADRIEN, *se plaçant entre eux.* Arrêtez... vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir répondu.

LUCILE. De grâce... Adrien!

ADRIEN*. Non, il parlera; je veux savoir par quels moyens cet homme contraint votre volonté.

BLIGNY. Et de quel droit, monsieur, m'interrogez-vous?

ADRIEN. De quel droit?

Air *du Cabaret.*

Il est écrit là, dans mon âme :
C'est un devoir de secourir
Contre les piéges d'un infâme
L'être faible qu'on voit souffrir.
Devant l'innocence en alarmes
Mon cœur pourrait-il rester froid?
Je suis aimé, j'ai vu ses larmes, (*Bis.*)
Voilà mon droit, voilà mon droit.

BLIGNY. Eh bien! que mademoiselle vous dise elle-même comment j'ai pu l'amener à consentir à ce mariage.

ADRIEN. Oh! oui, Lucile, parlez. Il en est temps encore.

LUCILE, *à Bligny***. Je n'ai qu'un mot à dire, monsieur; le notaire nous attend... voici ma main.

SCENE XI.

ADRIEN, CORMORAN, LUCILE, BLIGNY.

CORMORAN, *entrant vivement.* Arrêtez, mam'selle, le sacrifice est inutile.... votre père est innocent.

LUCILE***, *avec joie.* Il se pourrait!

ADRIEN. Explique-toi.

BLIGNY, *avec dédain.* Que signifie...

CORMORAN****. Ça signifie que je sais tout. Cette pauvre enfant, victime de son dévouement filial, ne vous épousait que pour acheter votre silence, parce que vous lui avez dit : C'est votre père qui a causé la mort du malheureux Kernoc.

ADRIEN, *à Bligny.* Mais c'est une affreuse calomnie.

BLIGNY, *remettant la lettre à Adrien.* Non, c'est la vérité.. car cette lettre signée Montdidier.

CORMORAN. Cette lettre ne prouve de sa part qu'une générosité de plus... j'ai le droit de l'affirmer, moi qui connais le coupable.

LUCILE *et* ADRIEN. Vous?

CORMORAN. Oui, mais ce n'est pas la cupidité qui lui fit commettre un vol. Il aimait votre mère, Adrien; fidèle à ses devoirs, elle repoussa son amour. Alors pour se venger, il jura la ruine de votre père; mais le jour où il lui déroba son portefeuille pour en brûler le contenu, il ne se doutait pas que le lendemain Kernoc se donnerait la mort.

ADRIEN. O mon pauvre père!

Montdidier sort de chez lui et s'arrête au fond*.

CORMORAN.

Air *d'Arwed.*

Après sa faute aussitôt le coupable
Dans son exil emporta ses remords.
Pendant vingt ans, un frère charitable,
Secrètement a réparé ses torts.
Qu'il soit béni cet ange tutélaire
Pour qui l'honneur fut toujours une loi!
L'homm' généreux, mam'sell', c'était votr' père.
A Adrien.
Pardon, monsieur, le coupable c'est moi.

LUCILE**. Merci, mon Dieu, mon père est innocent!

BLIGNY. Mais qu'est-ce qui prouve que cet homme a dit la vérité, et qu'il est un Montdidier?

MONTDIDIER***, *s'avançant.* Moi, qui le reconnais pour mon frère... Ta main, Victor; tu as assez souffert; je te pardonne.

CORMORAN, *se précipitant sur la main de Montdidier.* Mon frère!

MONTDIDIER, *à Lucile.* Pauvre enfant! c'est pour moi que tu te sacrifiais.

LUCILE. Je ne regrettais que ton amour, mon père.

CORMORAN, *à Adrien, avec repentir.* Ah! monsieur Adrien, que je dois vous paraître odieux, maintenant que vous savez tout!

ADRIEN. Vous me rendez ma Lucile... je dois la vie à votre courage... malgré tout le mal que vous m'avez fait, devant votre généreuse conduite ma haine s'éteint, et je ne puis que pardonner aussi.

Il déchire la lettre.

MONTDIDIER, *à Bligny.* Quant à vous, monsieur.

BLIGNY. N'achevez pas, je vous comprends; je n'ai plus rien à faire ici, et je me retire. (*A part.*) C'est cinq cent mille francs que je perds.

Au moment de sortir il rencontre le Parisien, Catiche et les Ouvriers.

* Lucile, Adrien, Bligny.
** Lucile, Adrien, Bligny.
*** Lucile, Adrien, Cormoran, Bligny.
**** Lucile, Cormoran, Adrien, Bligny.

* Lucile, Cormoran, sur le devant; Montdidier sur le troisième plan; Adrien, Bligny, sur le devant.
** Cormoran, Lucile, Adrien, Bligny.
*** Cormoran, Montdidier, Lucile, Adrien, Bligny.

SCÈNE XII.

CORMORAN, MONTDIDIER, LUCILE, ADRIEN, CATICHE, LE PARISIEN, BLIGNY, LES OUVRIERS.

LE PARISIEN, *se plaçant devant Bligny.* Halte-là! Jacques Ferlou, car c'est Jacques Ferlou!

MONTDIDIER. Ce intrigant de Rennes que j'ai démasqué?

LUCILE. Ah! je comprends sa vengeance maintenant.

LE PARISIEN. J'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de trouver un remplaçant.

CATICHE. Et un bel homme! c'est moi qui ai mis la main dessus.

LE PARISIEN. Il vaut six cents francs. Vous me les devez... soldez-moi, nous serons quittes, et pas bons amis.

BLIGNY, *lui jetant une bourse.* Tiens, rustre, voilà ton argent.

Il se dirige vers le fond et sort.

LE PARISIEN. Vivat! v'là la Conscience qui file.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Final des Chanteurs ambulants.*

Pour notre cœur plus de tristesse,
Oui, le chagrin a disparu;
Enfin, ici, l'orage cesse,
Et le bonheur nous est rendu.

77846

FIN.

S'adresser pour la musique, à M. Couder, chef d'orchestre au théâtre des Folies Dramatiques.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google